

NOUVELLE

Rien n'est gratuit de François Gravel
Page E 3

LIETRES

et Culture

PIERRE VIDAL-NAQUET (1930-2006), historien contre les mensonges du présent



PATRICK KOVARIK APF

Disparu la semaine dernière, l'historien français Pierre Vidal-Naquet fut non seulement un important historien de la Grèce ancienne, mais aussi un intellectuel de gauche engagé dans l'action. L'homme refusait de laisser se construire aujourd'hui les fabulations et les mensonges qui deviendront les vérités de demain. Démonter ces fabulations, soustraire à l'amnésie ce qui doit l'être pendant qu'il en est encore temps, c'était pour lui un travail important et nécessaire. Peu de temps avant sa mort, il protestait encore, cette fois contre la logique guerrière mise en œuvre contre le Liban.

GEORGES LEROUX

Dans son intervention aux Rencontres des historiens, tenues à Blois en avril 2002, Pierre Vidal-Naquet expliquait comment il avait choisi l'histoire. Il était, disait-il avec insistance, d'une autre génération que celle du maquis, il n'avait pas fait la guerre. Cette manière de marquer le passage d'une génération montre bien son style: lui qui était né en 1930 dans une famille juive ne devait qu'à une solidarité relevant presque du hasard le fait d'être encore en vie en 1945, ce sont les autres qui avaient mené les vrais combats. S'il est vrai qu'il ne fit pas la guerre, on peut cependant dire que c'est la guerre qui est à l'origine de toute son œuvre historique, de tous les combats qui furent les siens. Son père et sa mère avaient été rafalés à Marseille le 15 mai 1944, d'où ils furent déportés à Auschwitz, et il a raconté dans ses *Mémoires* à la fois les angoisses et les illusions d'une famille bourgeoise qui ne pouvait se résoudre à regarder la barbarie en face. Pourtant, dans un journal tenu pendant presque deux ans, de septembre 1942 à février 1944, l'avocat dreyfusard Lucien Vidal-Naquet s'était fait l'observateur lucide des compromis de Vichy et il ne pouvait se méprendre sur son destin. Pierre Vidal-Naquet a édité ce journal avec une préface qui complète le portrait de son père qu'on trouve dans ses *Mémoires (Réflexions sur le génocide, La Découverte, 1995; repris en 10/18 en 2004)*.

Devenir historien, ce ne pouvait être que recevoir de sa jeunesse meurtrie cette injonction à témoigner,

cette responsabilité de la mémoire, ce devoir de la vérité. Tenté par la philosophie, un terrain déjà élu par son cousin Jacques Brunschwig, il s'orienta néanmoins vers l'histoire et la philologie grecque. Sous la supervision d'Henri-Irénée Marrou et d'André Aymard, il se plonge dans Platon et Hérodote et collabore avec Pierre Lévêque à des travaux qu'on peut désormais compter comme les premières contributions de l'école dite de Paris, cette approche sociale de la culture grecque où se sont illustrées les grandes figures que sont aujourd'hui pour nous, et inséparablement de lui, Jean-Pierre Vernant et Marcel Detienne.

Au cœur de cette jeunesse vouée à l'étude, la guerre d'Algérie va fournir le contrepoint désormais indissociable de son travail historique: l'affrontement avec les violences et les mensonges du présent et la formation de convictions de gauche qui ne se démentiront pas. Devant la torture et les massacres, l'exigence de parler, l'urgence de dénoncer. Un de ses premiers textes publiés (*Esprit*, avril 1957), présentant le témoignage de son ami Robert Bonnaud sur les exécutions en Algérie, montre le registre où il ne cessera de se placer: Pierre Pachet en a parlé comme d'un croisement de l'accusation judiciaire et de la rigueur historique. La description est juste.

Dans ses mémoires, Pierre Vidal-Naquet se décrit comme un anticolonialiste, certes, mais assez peu averti de la discussion politique, et notamment de la situation de la guerre froide. «*Qu'étais-je moi-même?*», ne cesse-t-il de demander, en pensant à ses engagements politiques. Dans un long entretien donné à la revue *Vacarme* (n° 17, 2001), il répète que son tempérament ne l'orientait pas vers les lignes de par-

ti, mais plutôt vers des luttes concrètes, des responsabilités intellectuelles précises. Influencé en cela peut-être par les convictions dreyfusardes de son père, mais sans doute surtout par le marxisme de toute sa génération, il fut très rapidement un intellectuel combatif, intempêtif. Des premiers écrits sur la torture, au sein du comité Audin (*L'Affaire Audin*, Minuit, 1958), du nom d'un résistant algérien dont on avait voulu couvrir l'assassinat par la simulation d'une tentative d'évasion, jusqu'aux textes les plus récents sur le négationnisme, cet historien de la Grèce démocratique fut aussi, et mesure pour mesure, le témoin des faillites de la démocratie européenne à l'âge du colonialisme, de la terreur et de l'amnésie.

L'engagement

C'est un risque effrayant pour un universitaire que de sortir du petit périmètre de sa spécialité pour intervenir sur la place publique, et il y a quelque chose de pathétique dans cette question indéfiniment retournée à Vidal-Naquet et à laquelle il fit toujours la même réponse: comment articuler le travail de l'historien sur l'Antiquité et l'analyse du présent? La fragilité de la vérité, aimait-il répondre (*Le Choix de l'histoire*, Arléa, 2004), est d'autant plus grande que les contemporains laissent se construire les fabulations et les mensonges qui deviendront la vérité du futur: démonter ces fabulations, soustraire à l'amnésie ce qui doit l'être pendant qu'il en est encore temps, c'est inscrire le travail de l'historien dans une responsabilité ouverte. L'érudition n'est souvent qu'une illusion mise au service des mythes les plus commodes. Son ami Jérôme Lindon disait de lui qu'il était un homme du dix-neuvième siècle: il faut sans doute entendre cela comme décrivant un savant d'avant le grand repli sur la niche, un intellectuel courageux.

Cela dit, il est par ailleurs nécessaire d'insister sur les articulations entre les études sur la représentation de l'histoire et les mécanismes de la démocratie antique (*La démocratie grecque vue d'ailleurs*, Flammarion, 1996; *Le Chasseur noir. Formes de pensée et formes de société dans le monde grec*, La Découverte, 1991) et les travaux sur la mémoire, la raison d'État, le génocide.

Proche de l'histoire sociale et économique de M.I.

Finley, Pierre Vidal-Naquet est d'abord un historien de la société et des rapports sociaux: de l'éphébie à l'esclavage, il s'intéresse à la parole politique et s'il y a un sens à parler de l'école de Paris, c'est surtout pour montrer l'importance des sciences sociales, et en particulier de l'anthropologie, dans le renouveau de l'étude de la société grecque. C'est avec les outils du présent que l'historien analyse les représentations du passé. Quand on passe en revue ceux qui furent ses amis, de l'indianiste Charles Malamoud à l'historien Pierre Nora, on ne peut qu'admirer la richesse de la discussion au sein de cette école.

Vidal-Naquet accueillit le structuralisme avec précaution et ses études sur la tragédie ne sont pas seulement des analyses littéraires, ce sont de véritables ouvertures vers la vérité des représentations: ce que les mythes nous apprennent des sociétés dont ils émanent. Dans tous ses travaux, cette perspective est la constante la plus essentielle: le croisement de la représentation et de la société. Qu'il s'agisse des apories contemporaines de la mémoire, qu'il s'agisse de cette vérité fantasmée des mythes, les questions sont les mêmes: comment traverser le miroir, comment déconstruire?

Un homme d'archives

Pierre Vidal-Naquet, quoi qu'il en dise, fut un homme d'archives, de pièces à conviction: il savait une chose d'instinct, le crime politique est habile à effacer les traces, et surtout à fabriquer une mémoire qui l'innocente. Tous ceux qui ont suivi les chemins tortueux de la mémoire de la violence en Algérie savent comme lui à quel patient travail l'historien doit consentir pour recouvrir une parcelle de la vérité occultée par les bourreaux. Dans les trois volumes consacrés à la mémoire juive (*Les Juifs, la mémoire et le présent*, Points/Le Seuil), on voit les résultats d'années acharnées à débusquer les mensonges du négationnisme. Ces résultats sont aujourd'hui un appel légué aux historiens qu'il a formés, un précieux héritage, et ils sont nombreux à l'accueillir: dans l'hommage collectif qu'ils lui rendirent (*Pierre Vidal-Naquet*,

VOIR PAGE 2: VIDAL-NAQUET

CHRONIQUES

Un livre qui se vend comme des bagels chauds Lekhaim!, qui lève le voile sur le quotidien hassidique, pique la curiosité des Montréalais

FRÉDÉRIQUE DOYON

La littérature transfigure souvent le quotidien des gens ordinaires. Quand ces gens mènent une vie presque secrète et retranchée du monde, à quelques pâtés de maison de chez soi, ce quotidien ordinaire révèle prend alors une dimension extraordinaire.

C'est peut-être ce qui explique le succès spontané de *Lekhaim!*, de Malka Zipora, recueil de chroniques de la vie hassidique à Montréal, comme l'indique son sous-titre.

«*On n'arrive pas à en garder en librairie*, lance Nadine Chevrier de la librairie de quartier L'Écume des jours, qui attend impatiemment un nouvel arrivage. *Ça part vite! Ça fait trois ou quatre fois qu'on en commande et on a des réservations.*»

Les 1100 premiers exemplaires se sont envolés presque aussi vite que les savoureux bagels chauds du quartier où vit l'auteure, à la jonction du Mile-End et d'Outremont. Si bien que les Éditions du Passage en ont fait réimprimer 1000 autres. Le livre est «*temporairement manquant*» chez le distributeur Prologue, indique le site Internet. «*Jusqu'à la mi-août*», précise la relationniste Judith Landry. Quelques exemplaires garnissent encore les rayons du Renaud-Bray de la rue Laurier, qui a écoulé plus du tiers des quelque 900 exemplaires vendus dans tout le réseau, dont certaines succursales ont de nouvelles commandes.

«*C'est vrai qu'il se vend bien, mais ce n'est tout de même pas du Marie Laberge!*», s'empresse de nuancer Marie-Christine Lévesque, des Éditions du Passage, qui estime avoir écoulé environ 2000 exem-

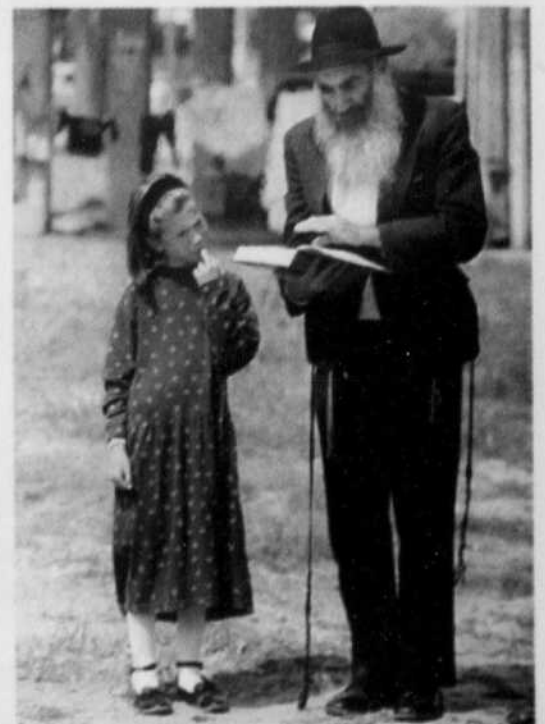
plaires, sous toutes réserves puisque les chiffres officiels des ventes (et des retours) ne sont pas encore disponibles. «*Pour quelqu'un d'inconnu, c'est quand même très bien*», ajoute-t-elle, soulignant que l'ouvrage figure au palmarès de l'empire Renaud-Bray depuis sa parution.

Même relatif et local, le succès demeure, quand on sait qu'au Québec vendre 1000 exemplaires suffit amplement à sortir de l'anonymat.

Téléphonite et autres maux universels

Malka Zipora, mère d'une famille très nombreuse, tient ses chroniques depuis quelques années dans un magazine de sa communauté juive. Leur trouvant une valeur culturelle inestimable, une étudiante au doctorat

VOIR PAGE 2: LEKHAIM



SVEN NACKSTRAND

LIVRES

Littérature extrême



Louis Hamelin

C'est un truc. Vous prenez n'importe quoi, un mode de locomotion, un sport, un objet (disons un gros tube gonflable tout bariolé), vous y ajoutez quelques gogosses inutiles et le mot «extrême» au bout et le tour est joué: vous êtes assurés d'attraper votre quota de jobards appartenant à cette génération qui n'a jamais posé les yeux sur une paire de raquettes en vraie babiche. Le philonéisme (l'amour du nouveau) règne en maître et l'économiste, le publicitaire, le fabricant, le gérant des ventes, la compagnie de crédit, le propriétaire du magasin: tout le monde est content.

Mes plaisirs extrêmes à moi sont d'une nature plus modeste. Je déboule le long d'un sentier semé de crevasses, de ruisseaux, de trappes de sable et de cailloux veinés de filons de métal précieux sur mon Bigfoot de Norco qui mange des coups depuis quinze ans. Je soulève une double gerbe en fonçant cahin-caha au milieu de l'étang à castor, rétrograde et mouline jusqu'au sommet de la longue côte à pic qui vient ensuite, dévale le sentier qui mène à la rivière en dérapant dans les ornières au milieu d'une explosion de perdrix, me dresse sur les pédales et bondit par-dessus les entrelacs de racines, m'arrête, reprend mon souffle assis sur une bûche dans le silence du petit lac de tête, puis repart.

Revenu à l'auto, je fixe mon vélo au support arrière, débordant de ce même amour qui emplit le cœur de l'homme de chevaux quand, avec des petites tapes sur la croupe, il encourage sa monture à réintégrer le van. Je m'arrête au lac suivant. Petit plongeon. Il peut être six heures du soir et le soleil est encore haut. On est le premier dimanche des grandes vacances de la construction, à la fin de l'après-midi. Incroyable: j'ai devant moi huit kilomètres d'eau douce et le seul signe de présence humaine en vue est une minuscule voile à l'horizon. La brise qui gondole l'eau et vient balayer le rivage chasse la canicule et quelques moustiques. Je déplie ma chaise, pêche une canette frigorifiée au fond de la glacière portable où se trouve aussi ma bouteille d'eau de source et un sandwich au jambon ou à la dinde, et enfin, suprême récompense: de mon fidèle petit sac à dos rouge, je sors un livre. Ce bon vieux Tom Coraghessan Boyle, T. C. pour les intimes. Dont, il va sans dire, je fais partie. Plus tard, une libellule viendra se reposer sur ma main.

Concept révolutionnaire

Si j'étais, disons, un spécialiste du marke-

ting parti à la recherche de ce Saint-Graal du monde littéraire qu'est un lectorat jeune et pétant de santé, si cette quête m'amenait, sait-on jamais, à travailler au développement d'un concept révolutionnaire de littérature extrême (oui), alors le premier titre à figurer sur ma liste des œuvres fondatrices (genre précurseur, style) serait *25 histoires bizarres*. Par extrême, je n'entends pas ici une qualité qui pourrait se rapporter au style pratiqué par l'auteur ou à la nature des images proposées. C'est que, en ce domaine, du marquis de Sade à *American Psycho* en passant par l'ami Burroughs, le choix est déjà vaste. Je pense plutôt à un extrême des situations comme il y a un comique de situation.

Jugez-en donc: un homme qui s'est retiré dans une cabane au fond des bois pour recharger ses batteries finit par s'apercevoir que, pendant qu'il faisait le plein d'air pur et de bonne prose sur sa montagne, un mutant du virus *Ebola* doté d'une virulence fulgurante s'est trouvé à dévaster 95 % de la population mondiale; un homme de quarante ans devient voyeur pour les beaux yeux d'une voisine nymphette dont l'intimité est du domaine public sur Internet.

Normal tout ça? Bon, d'accord. Alors on continue: un expert en marketing américain (tiens, tiens...) est engagé par un ayatollah et chef terroriste qui souhaite redorer son blason aux yeux du public; un miracle irlandais (une statue de la Vierge qui bouge un bras et tend la main) se produit... pour vrai; des spécialistes de la lutte antivermine ressortent leurs vieux bidons de D.D.T des boîtes à mites et provoquent un désastre à Borneo; le maître-queue du commandant Cousteau déclenche une mutinerie sur le *Calypto*; la météo faisant des siennes, une pluie de sang (au sens littéral) s'abat sur une commune où s'entassaient des hippies; le champion toutes catégories des compétitions de gavage (considérées comme un sport aux États-Unis) triomphe au quatorzième round de l'ultime affrontement (harengs au raifort, tourte de patates douces arrosée de sirop de caramel et de pralines, saucisses du Texas et leur sauce à la diable, gruaux) grâce à sa mère; un politicien en mal de promesses décide de mettre une nouvelle lune sur orbite et fait éclater une gigantesque orgie à la surface du globe. Etc.

Apocalypse et parodie constituent les deux mamelles de ces histoires limites. Tout comme le Douglas Glover du *Voyage en Nouvelle-France de l'abbé Pommier*, Boyle prend un malin plaisir à lancer ses petits avions de papier sur ce genre littéraire en apparence révolu qu'est le récit d'explorateur, et il marche, ce faisant, sur les traces de Rabelais, premier à s'approprier les voyages de Cartier pour en faire de la pâte de roman, Rabelais dont notre Tom Coraghessan possède d'ailleurs, à bien y penser, l'humour volontiers truculent et la verve carnavalesque qui se promène entre langue

savante et patois.

Côté parodie, le superbe pastiche intitulé *Génération beat* vaut à lui seul le détour, à la fois clin d'œil nostalgique, farce grossière et critique vitriolique d'une époque et d'un mythe. Beaucoup moins réussi est le transparent calque de Kafka, où Boyle, adaptateur consciencieux, a remplacé le château pragois par une monstrueuse station-service autoroutière. À la décharge de l'auteur, ce texte qui reste étroitement collé à son modèle date de 1978, une œuvre de jeunesse, donc, demeurée, comme les deux tiers des nouvelles rassemblées dans ce recueil, inédite en français. Côté apocalypse, maintenant: *Après le fléau*, comme son titre l'indique, compose mine de rien, à partir d'un sujet mille fois rebattu, une stimulante méditation qui ne demande qu'à se transformer en exercice d'imagination à l'usage de chacun: «[...] c'est fini, vous n'avez plus de travail, [...] plus de loyer à payer, plus de factures de gaz et d'électricité à régler, plus de traites sur votre voiture, vous ne devez plus vous rappeler l'anniversaire de votre mère. C'est fini. Vous ne comprenez pas?» Et vous, que feriez-vous?

Dans cette nouvelle, la disparition quasi totale de l'humain comme source de maléfiance, en plus de procurer une grande liberté à l'auteur et à ses personnages, produit d'heureux résultats pour la littérature et pour la planète: «*Nous vîmes des cerfs qui broutaient dans les jardins privés et même un magnifique puma au pelage brun qui circulait à contresens...*»

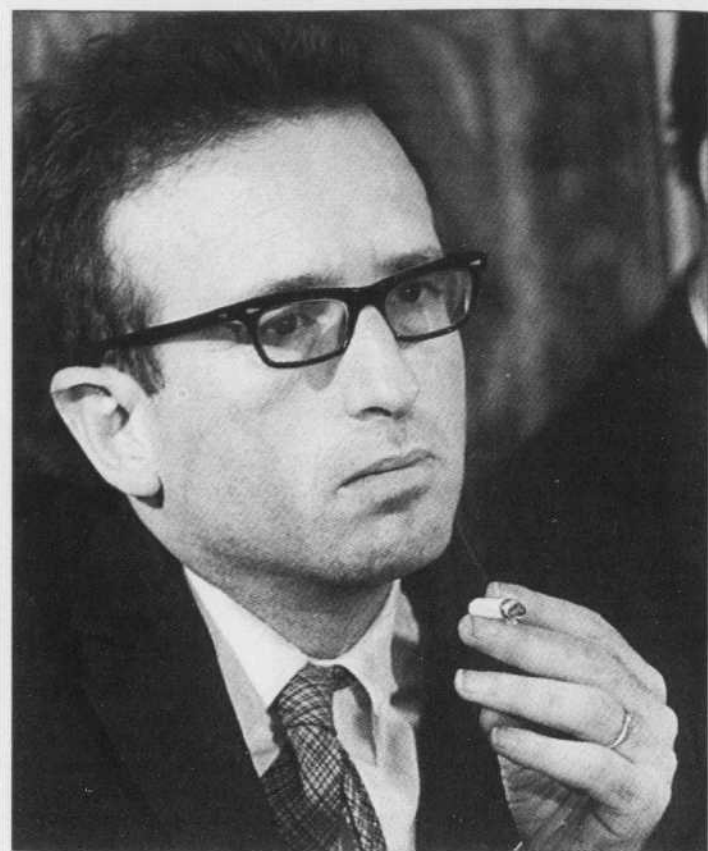
Nous sommes en banlieue de L.A., ne l'oublions pas. Et c'est sans doute pourquoi, seule fausse note à cette réjouissante interrogation sur notre besoin de l'Autre, le kid de Santa Barbara ne peut s'empêcher de donner à son récit survivaliste un *happy end* vaguement hollywoodien qui arrive comme un cheveu sur la soupe primitive. Mais l'humour un peu trash et post-psychédélique sur les bords qui imprègne pratiquement chaque phrase sortie du cerveau de ce décapant observateur de la vie américaine fait qu'on se sent prêt à lui pardonner pareils dérapages. Il y a parfois, chez cet enfant sauvage nourri de toutes les absurdités de la société qui l'entoure, une note qui semble empruntée à la clarinette de Woody Allen, comme dans *Enfer vert*: «*Le pilote nous informe de la situation: nous sommes tombés au cœur du bassin amazonien, à des centaines, peut-être à des milliers de kilomètres de la plus proche salle de bain.*» Autrement dit: du tourisme extrême.

Collaborateur du Devoir

25 HISTOIRES BIZARRES

T. C. Boyle

Traduit de l'américain par Robert Pépin, Jef Tombeur, André Zavriev
Grasset
Paris, 2006, 408 pages



AGENCE FRANCE PRESSE

Pierre Vidal-Naquet en 1968, à l'époque où il militait contre la guerre au Vietnam.

VIDAL-NAQUET

SUITE DE LA PAGE 1

un historien dans la cité. La Découverte, 1998), on ne peut que constater la riche influence de son engagement pour la justice et l'admiration pour son obstination et sa rigueur.

Je voudrais terminer ici sur une note personnelle. Je garde le souvenir admiratif des séminaires de Pierre Vidal-Naquet à l'École pratique des hautes Études, rue De Varenne, alors qu'il discutait du *Politique* ou du *Timée* de Platon dans les années 1972-74. Nous étions plusieurs étudiants québécois à y assister, et d'abord Luc Brisson avec qui je me retrouvais aussi chez Marcel Detienne et Jean-Pierre Vernant. Il était impossible pour nous de ne pas être à son contact

immergés en même temps dans l'histoire ancienne et dans les tensions du monde contemporain: Vidal, comme ses amis et ses étudiants aimaient l'appeler, portait tout en même temps, le destin d'Israël, la guerre d'Afghanistan, le sort de l'Europe d'avant 1989. Il répétait que son vrai maître était Walter Benjamin, parce qu'il avait compris l'irrationalité de l'histoire et de la violence, une question qui hante le *Politique* de Platon. Quand j'ai vu sa signature au bas de l'appel publié la veille de sa mort, le 27 juillet, par le collectif «Trop, c'est trop!», en protestation contre la logique guerrière mise en œuvre au Liban, j'ai su qu'il était demeuré le même jusqu'au bout.

Collaborateur du Devoir

LEKHAIM

SUITE DE LA PAGE 1

en études urbaines les a soumissés à Pierre Ancil, spécialiste de la culture juive, qui encouragera aussi fortement la publication des textes, jusqu'au coup de cœur des Editions du Passage, motivé entre autres par le fait qu'*«on est tous fascinés par la communauté hassidique, qu'on connaît très peu»*, note Mme Lévesque.

La douzaine d'histoires qui se déploient dans *Lekhaim!* (qui signifie «À la vie!» en yiddish) s'enracinent pourtant dans de petites anecdotes familiales apparemment banales. Mais l'étonnement d'une mère devant les progrès inépuisables que l'orthodontie peut offrir à ses douze enfants (!), sa «téléphonite» aiguë en période d'adolescences multiples et son émerveillement agacé devant l'immense pouvoir de manipulation des enfants quand ils désirent quelque chose — et leur perte d'intérêt quand ils l'obtiennent —, toutes ces histoires font sourire par leur caractère universel tout en jetant une lumière inédite sur la vie d'une communauté omniprésente et pourtant méconnue à Montréal.

«*Je suis très surprise de la réaction [des lecteurs], s'étonne l'auteur, que Le Devoir a rencontré à son domicile plus tôt cette semaine. Je ne croyais pas que cela intéresserait le public. J'ai même cru que ça pourrait être ennuyeux*, dit-elle en rigolant. *Je n'avais pas réalisé que j'en révélais autant sur ma communauté.*»

Car les récits livrent de nombreux rudiments des us et coutumes juifs, qu'un petit lexique vient subtilement enrichir à la fin de chaque chapitre. On apprend par exemple que le *neigel vaser* est l'eau déposée près du lit pour le lavement des mains au réveil, que chaque cycle d'une journée commence au coucher du soleil et que les *dreyll*, ces boulettes de pâte au fromage, sont un mets très commun.

Un point de vue inédit

«*C'est le premier ouvrage littéraire qui nous présente un portrait de la communauté vue de l'intérieur, écrit par un membre de la communauté*», explique Pierre Ancil, traducteur du livre, qui apprécie «*le mode personnel familial et émotif sur lequel sont livrées les histoires, bien loin «des explications savantes». «Cet aspect plus intime était manquant.*»

Et l'œuvre est née de la plume d'une femme, de surcroît, point de vue encore plus inédit, issu d'un genre que, dans l'ignorance, on confine au silence et à l'anonymat. «*Ça compte beaucoup*, note M. Ancil. *Les femmes ont le rôle de soutenir et de perpétuer la vie familiale et juive; leur rapport au ju-*

daïsme n'est pas le même que celui des hommes, qui sont plus tournés vers l'étude et le commentaire des textes bibliques.»

Maintenant qu'il ne reste plus que quatre de ses douze enfants à la maison, Malka Zipora dispose d'un peu de temps libre, entre les nombreux rituels juifs, pour donner des cours d'art aux enfants et écrire. Une manière de tendre la main à tous les non-Juifs, d'*«entrouvrir[r] les rideaux»* sur son univers, comme elle l'écrit en guise de prologue de son livre.

«*C'est une façon de se rejoindre, dit-elle, on a tellement des modes de vie différents. Ce dont je parle, c'est notre dénominateur commun à tous: la famille et les émotions intenses qu'elle nous fait vivre. C'est le début d'une compréhension mutuelle.*»

C'était mon espoir qu'un ouvrage en français sur cette communauté ferait tomber certains des préjugés. Mais je ne crois pas que les Juifs vont vouloir cesser de vivre à part, ce qui est leur droit.

L'auteur se garde d'ailleurs de s'aventurer sur d'autres terrains que la famille, rappelant le fossé d'incompréhension et de différences qui sépare les Juifs des autres Montréalais. «*Il y a des tonnes de choses chaque jour qu'il faudrait expliquer*», dit-elle en soupirant, découragée. À commencer par le fait qu'elle ne peut serrer la main d'un homme ou s'adresser à lui sauf pour des raisons de première nécessité. Plus le monde s'ouvre, plus la communauté hassidique doit se replier pour préserver ses traditions, répète-t-elle.

C'est donc timidement qu'elle écrit «*entrez, je vous prie*» en amont de ses récits, et elle accueille modestement leur (relatif) succès. Ce qui ne l'empêche pas de continuer d'écrire. Elle compte plus d'une centaine de chroniques rédigées en anglais à ce jour, dont seulement une douzaine font l'objet du livre. Un second tome paraîtrait ainsi voir le jour, après que les chroniques seront passées sous la loupe de Pierre Ancil.

«*Il faut traduire une réalité très loin des Québécois sur le plan des pratiques, de l'humour et des formes d'expression*, dit M. Ancil. *Il y a certaines nouvelles qui ne convenaient pas ou restaient intraduisibles.*» Reste que «*c'était important de les publier*, insiste-t-il, *parce que c'est une communauté qui présente des valeurs intéressantes sur les plans familial et humain. On les perçoit de manière assez rébarbative et sévère, alors que peu de gens se sont penchés sur la réalité concrète des Juifs. J'espère que ça va ouvrir la porte à d'autres ouvrages littéraires du genre.*»

La version originale anglaise de *Lekhaim!* devrait paraître bientôt.

Le Devoir

FESTIVAL DES ARTS DE SAINT-SAUVEUR

DU 3 AOÛT AU 12 AOÛT

LA DANSE !

KYLIÁN LE GRAND
PROJET KUDELKA
JEUNE BALLET DU QUÉBEC

NATIONAL BALLET OF CANADA
11 Août
Absolument à voir !

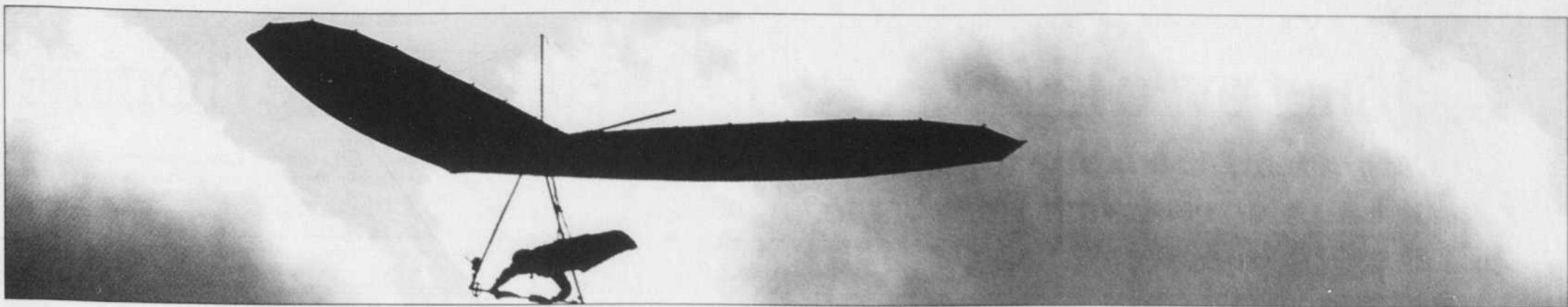
LA MUSIQUE !

ROBERT MARIEN
MONTREAL JUBILATION GOSPEL CHOIR
QUATUOR ALCAN



BILLETS / TICKETS / INFO : 450-227-9935 ou www.artssaintsauveur.com

LIVRES



ODD ANDERSEN AGENCY FRANCE-PRESSE

NOUVELLE

Rien n'est gratuit



On n'est jamais trop curieux

François Gravel écrit depuis vingt ans des romans qui s'adressent autant aux adultes (*Adieu Betty Crocker, Mèlamine Blues*) qu'aux enfants (*Klonk, David, Lola superstar*) ou aux adolescents (*La Piste sauvaige, Sacrilège*). Il vient tout juste de prendre sa retraite du cégep Saint-Jean-sur-Richelieu, où il a enseigné les sciences économiques pendant trente ans. Il dédie cette nouvelle à tous les professeurs qui préparent fébrilement la prochaine rentrée...

FRANÇOIS GRAVEL

C'est trop beau pour être vrai, pense Alexandre en dépliant une fois de plus la publicité découpée dans le journal de son école. Je vais bientôt me réveiller, ce sera un lundi matin, il pleuvra, et je me dirai que ce n'était qu'un rêve, que je dois partir pour l'école...

Fais attention, Alexandre! Tu vas finir par déchirer cette publicité à force de la manipuler, et l'offre ne sera peut-être plus valable...

*Deltaplane extrême * deltaplane extrême * deltaplane extrême * deltaplane extrême*

Cours d'initiation gratuit — transport fourni — aucune obligation — sautez sur l'occasion de sauter dans le vide! Départ samedi matin, huit heures, à l'entrée principale de la polyvalente. Premiers arrivés, premiers servis!

*Gratuit * gratuit * gratuit * gratuit * gratuit * gratuit * gratuit * gratuit * gratuit * gratuit*

Alexandre relit encore une fois la publicité, puis il replie soigneusement le précieux papier avant de le glisser dans la poche de sa chemise.

Sa mère a eu une drôle de réaction quand il lui a fait part de cette offre extraordinaire.

— Comment se fait-il que cette publicité ne soit pas signée? À ta place, je me méfierais!

Alexandre s'attendait plutôt à ce qu'elle remette en question la sécurité de l'activité. Il en a été décontenancé pendant quelques secondes, ce qui ne lui arrive pas souvent, mais il a vite trouvé une réponse: la publicité n'est pas signée, c'est vrai, mais elle a été publiée dans le journal de l'école. Quelqu'un l'a donc autorisée, ça ne peut pas faire autrement.

Sa mère a haussé les épaules avant de se replonger dans son sudoku, et Alexandre en a été un peu déçu, lui qui adore argumenter. Quand on y réfléchit un peu, il peut aligner des arguments pendant des heures. «*Tu finiras par devenir avocat*», dit parfois son père en poussant un soupir qui en dit long sur le peu d'estime qu'il porte aux membres de cette profession.

Sa mère n'a pas vraiment accepté, s'est dit Alexandre, mais elle n'a pas refusé non plus, c'est tout ce qui importe.

Alexandre peut donc tabler sur cette demi-victoire pour affronter son père.

Avec lui, ce sera une autre paire de manches. Son père est en effet courtier en assurances, et il peut vous citer par cœur toutes les statistiques concernant les décès causés par la pratique des sports extrêmes. Alexandre redoute cette rencontre, mais il sait comment aborder son père. Le truc, c'est de toujours se souvenir que celui-ci est avant tout un adulte. Or il n'y a rien de plus prévisible qu'un adulte, quand on y réfléchit un peu: ils répètent toujours les mêmes phrases, ils ont toujours les mêmes réflexes, comme si les cir-

cuits étaient tracés d'avance dans leur cerveau et qu'ils ne pouvaient jamais en déroger. Aussitôt qu'on leur fournit des arguments nouveaux, ils sont piégés. Pour peu qu'on leur en présente trois ou quatre en même temps, on arrive facilement à les étourdir, surtout si ils sont préoccupés par quelque chose d'autre. Le match de football du lundi soir, par exemple...

— Il n'en est pas question, dit son père d'entrée de jeu. Et n'essaie pas d'argumenter avec moi, je ne suis pas d'humeur à discuter pendant des heures.

Il ouvre ensuite la porte du réfrigérateur pour se prendre une bière, puis se dirige tout droit vers le salon.

Il faut attaquer le plus vite possible: quand le match sera commencé, il sera trop tard.

— Est-ce que je peux au moins savoir pourquoi tu refuses?

— Il n'en est pas question, un point c'est tout. Le sujet est clos. Pas de discussion ce soir, Alexandre.

Pas si prévisibles que ça, les adultes! Je ne suis pas avancé si je n'arrive pas à placer un seul argument... Il faut absolument que je le fasse parler, sinon je suis foutu.

— Si c'est une question de sécurité, je peux tout de suite te dire qu'il n'y a aucun problème. Sais-tu quelles sont les probabilités qu'un joueur de football se blesse sérieusement au cours d'une saison? Cent pour cent! Le deltaplane est beaucoup moins dangereux!

— ... Les joueurs de football ont peut-être plus d'accidents, mais ils s'en sortent vivants. A mes yeux, c'est une méchante différence!

La discussion s'annonce corse, mais au moins elle est commencée. Donnez-moi une chance d'aligner des arguments, et je suis sûr de gagner.

— Tous les sites Internet que j'ai consultés sont formels, papa: il n'y a eu aucun accident mortel de deltaplane en Amérique du Nord depuis vingt ans. Aucun. Les probabilités sont nulles. Zéro pour cent.

— Ce que je retiens de cette statistique, moi, c'est, primo, qu'il y a sûrement eu des accidents mortels ailleurs qu'en Amérique du Nord, secundo, qu'il y en a déjà eu en Amérique du Nord il y a plus de vingt ans, tertio, qu'il y a sans doute eu plusieurs accidents non mortels depuis ce temps-là. As-tu vraiment envie de te retrouver quadruplément à seize ans, Alexandre?

— On peut finir quadruplément en jouant au football, ou même en traversant la rue! On peut même mourir d'un arrêt cardiaque en regardant le football à la télévision, c'est toi-même qui me l'as dit: il y a statistiquement plus de décès le jour du Super Bowl que n'importe quel autre jour...

— N'essaie pas d'argumenter avec moi, Alexandre: tu ne réussiras jamais à me convaincre qu'il est aussi sécuritaire de se lancer du haut d'une montagne que de jouer au scrabble! Et puis c'est louche, ton affaire: ces gens-là

paient le transport, ils te donnent une formation, ils te prêtent de l'équipement et ils te font sauter dans le vide gratuitement, comme ça, pour rien? Ce n'est pas sérieux, Alexandre! Il est temps que tu apprennes que rien n'est gratuit dans la vie!

C'est le temps de mettre le paquet, Alexandre: le botté d'envoi aura lieu immédiatement après la prochaine série de publicités. Ensuite, il sera trop tard.

— Il y a pourtant plein d'activités gratuites à l'école. On peut emprunter des livres à la bibliothèque tant qu'on veut. On peut aussi faire de l'impro, des échecs, de la guitare, de la danse, de l'informatique, de la politique, de la radio. Ça ne coûte pas un sou. On peut aussi emprunter des ballons au gymnase à l'heure du midi ou réserver un court de tennis. Il suffit de donner son nom, c'est tout. Ça ne coûte rien. Absolument rien. L'hiver dernier, l'école a organisé une journée de ski. Tout était gratuit, même la location de l'équipement. C'était payé par la pastorale. Leur but était de détourner les jeunes de la drogue en leur montrant les plaisirs d'une vie saine et active. Il paraît qu'ils ont plein d'argent et qu'ils ne savent pas comment le dépenser. Peut-être que le deltaplane est payé par la pastorale.

— Ça suffit! coupe le père d'Alexandre. Le match va commencer. On en reparlera plus tard.

Alexandre s'arrête pile au moment où le botteur donne le coup d'envoi et il retourne dans sa chambre en affichant un air défait. Mais aussitôt qu'il a refermé la porte derrière lui, il pousse un grand yess! Tout s'est déroulé exactement comme il l'avait prévu. L'affaire est dans le sac.

Récapitulons: son père a commencé la discussion en opposant un refus formel, il a ensuite accepté d'en discuter, et il a fini en disant qu'on en reparlerait plus tard. S'il propose d'en reparler plus tard, c'est donc qu'il n'est pas totalement fermé à l'idée. On peut même considérer sans trop torturer la vérité qu'il a déjà accepté: si deux négations équivalent à une affirmation, ne peut-on pas en effet déduire, en toute logique, qu'un non-refus correspond à une acceptation?

Il suffit maintenant de laisser le temps faire son œuvre et de ne plus jamais revenir sur le sujet. Samedi matin, je file en douce. Si jamais mon père me demande où je vais, je resterai évasif. Et si jamais il y a des problèmes — mais pourquoi y aurait-il des problèmes? — je pourrai toujours lui démontrer qu'il n'a pas refusé, et ce sera la pure vérité.

◆ ◆ ◆

Tel que promis, un minibus se présente à la porte de la polyvalente à huit heures pile, samedi matin, et les six jeunes qui l'attendaient impatientement s'y engouffrent aussitôt.

En attendant l'autobus, Alexandre a essayé de bavarder avec ses compagnons de voyage, sans trop de succès. C'est déjà difficile de se lever si tôt, un samedi matin. Si en plus il faut parler...

Il se retrouve assis sur la banquette du fond, coincé entre un grand maigre moitié punk, moitié gothique, branché sur son iPod, et un gros boutonneux qui n'arrête

pas de se fouiller dans le nez et qui examine longuement sa récolte avant d'essuyer ses doigts sur la banquette. Les autres passagers ne sont pas plus bavards, et Alexandre se dit que c'est sans doute mieux comme ça: deux de ses compagnons de voyage suivent des cours d'anglais avec lui, et ils sont du genre à s'asseoir en arrière de la classe, où ils passent leur temps à faire de mauvaises blagues de cul. S'ils peuvent dormir pendant tout le voyage, personne ne s'en plaint.

Le chauffeur a l'air plutôt endormi, lui aussi. Quand Alexandre lui a montré la publicité, il ne l'a même pas regardée. D'un mouvement de la tête, il lui a fait signe de monter, l'air de dire grouille-toi, je n'ai pas que ça à faire. Lorsque tout le monde a été assis, il s'est installé derrière le volant, il a mis le chauffage au maximum, il a allumé une cigarette,

puis il a pitonné sur sa radio jusqu'à ce qu'il tombe sur un poste du genre radio Alzheimer.

Plus le temps passe, plus il fait chaud, et plus il fait chaud, plus le minibus se remplit d'odeurs nauséabondes: quelques-uns des jeunes semblent avoir oublié de prendre une douche, le chauffeur fume des cigarettes à la chaîne, et comme personne n'ouvre les fenêtres, la fumée n'en finit plus d'être respirée et exhalée avant de se déposer sur les cheveux et les vêtements... C'est vraiment dégueulasse, surtout que l'autre, à côté, n'en finit plus de se curer le nez... Peut-être que le père d'Alexandre avait raison, après tout: rien n'est gratuit.

◆ ◆ ◆

Le supplice en valait la peine. Deux heures plus tard, le minibus s'arrête au pied du mont Saint-Pierre. Alexandre n'arrive pas à y croire: pour son baptême de l'air, on l'a conduit au paradis du deltaplane. Le mont Saint-Pierre! Il paraît que le vent est toujours bon, là-haut, et qu'on peut planer pendant des heures au-dessus du fleuve, en compagnie des oies et des canards sauvages. Il n'y a pas de meilleur endroit pour le deltaplane dans tout le Canada, et peut-être même dans le monde entier!

Alexandre n'a pas le temps de se familiariser avec le site qu'un entraîneur enseigne les rudiments du sport à son groupe: d'abord on met son casque, ensuite les harnais, comme ça, oui, excellent, on voit que vous êtes doués. Le tout est de tenir son aile équilibrée, vous voyez? Ça n'a rien de compliqué, vous verrez. Il suffit de bien tenir les montants du trapèze et de courir un peu, et vous sentirez bientôt l'aile se gonfler de vent; on penche ensuite dans la direction où on veut aller, sans oublier de fixer l'horizon, et l'affaire est ketchup. Voilà, c'est tout ce que vous avez besoin de savoir. Rappelez-vous que les oiseaux arrivent, et que leur cerveau est de la grosseur d'un petit pois. Bon vol!

Hyper sympathique, ce gars-là! se dit Alexandre. Il connaît son affaire, c'est sûr, et il n'est pas du genre à perdre son temps avec des exercices de réchauffement qui ne servent à rien et des conseils de sécurité que tout le monde oublie, comme les professeurs d'éducation physique qui se

croient toujours obligés de parler pendant vingt minutes avant de nous faire frapper dans un ballon. Ce qu'on veut, nous, c'est de l'action, pas du bavardage!

Le premier à s'élancer est le collectionneur de croûtes de nez. Il lui suffit d'une dizaine de pas, son aile se gonfle de vent, et hop, le voilà qui s'envole.

Les deux farceurs du cours d'anglais s'élancent ensuite en même temps tout en poussant des cris de guerriers. Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept pas, et ça y est. Leurs pieds ont quitté le sol avant même qu'ils arrivent à la falaise, et ils continuent pourtant à courir dans le vide, comme s'ils n'arrivaient pas à y croire, et les voilà qui planent au-dessus du fleuve en riant comme des malades.

Ton tour est venu, Alexandre. Si ces deux débiles-là y sont arrivés, tu peux réussir toi aussi. Allez, fonce! Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept...

L'entraîneur avait raison: il suffit de courir un peu, les yeux fixés sur l'horizon, puis de se lancer dans le vide, et le tour est joué. On a le cœur qui bat trop vite au début, mais on se sent bientôt bourré d'adrénaline jusqu'au bout des doigts. Ensuite, tout devient facile, tellement facile! Si on veut tourner à gauche pour ne plus voir la face du gros boutonneux qui n'en finit plus de montrer son pouce à tout le monde pour indiquer qu'il prend son pied, on se penche un peu, et

le tour est joué. On garde toujours un œil sur l'horizon, mais on peut se permettre d'admirer le paysage, en bas: les autos qui ressemblent à des jouets, sur la route 132, les canards qui passent en dessous de nous (en dessous!), ce paquebot blanc qui se dirige vers l'Europe, et ce canot minuscule, tellement petit qu'on a du mal à le voir...

Peut-être que c'est vraiment organisé par la pastorale, après tout. On nous a sortis de l'enfer de la polyvalente pour nous amener tout droit au paradis. Le ciel est bleu, sans le moindre nuage, l'air est pur, on se sent léger, tout léger. Il n'y a pas une drogue qui vaut ça! Wow!

◆ ◆ ◆

L'homme assis dans le canot s'appelle Michel, il a soixante-deux ans, il vient tout juste de prendre sa retraite de l'enseignement et il n'en revient tout simplement pas de la chance qu'on lui offre. Tout ce que ses amis retraités lui ont promis est vrai, bel et bien vrai: on lui a fourni le canot, le gilet de sauvetage, la carabine, les munitions, tout! Il n'a qu'à déposer son aviron au fond du canot, épauler sa carabine, repérer un deltaplane dans sa lunette, et bang! Un jeune de moins! Le plus beau de l'affaire, c'est qu'on lui a choisi les pires élèves de l'école: ceux qui ne veulent rien savoir et ceux qui croient tout savoir. Vous n'avez fait suer pendant trente-cinq ans, bande de petits morveux, maintenant vous allez y goûter!

PALMARÈS LIVRES ARCHAMBAULT

QUEBECOR MEDIA

Résultats des ventes :: Du 25 au 31 juillet 2006

ROMAN

- 1 **DECEPTION POINT**
Dan Brown (JC Lattès)
- 2 **UN TOURBILLON DE NEIGE 1**
Diana Gabaldon (Libre expression)
- 3 **DEUX PETITES FILLES EN BLEU**
Mary Higgins Clark (Albin Michel)
- 4 **HARRY POTTER ET LE PRINCE DE...**
J. K. Rowling (Gallimard)
- 5 **ET SI C'ÉTAIT ÇA LE BONHEUR?**
Francine Ruel (Libre expression)
- 6 **LE CLANDESTIN**
John Grisham (Robert Laffont)
- 7 **DANS MON VILLAGE, IL Y A BELLE...**
Fred Pellerin (Planète Robelle)
- 8 **LE RETOUR DU PROFESSEUR DE DANSE**
Henning Mankell (Seuil)
- 9 **LA DÉFENSE LINCOLN**
Michael Connelly (Seuil)
- 10 **ANGES ET DÉMONS**
Dan Brown (JC Lattès)

OUVRAGE GÉNÉRAL

- 1 **LE PETIT ROBERT 2007**
Collectif (Robert)
- 2 **PETIT LAHOUSSÉ ILLUSTRÉ 2007**
Collectif (Hachette)
- 3 **ASTÉRIX ET LES VIKINGS**
Goscinny (Albert René)
- 4 **PASSAGES OBLIGÉS**
Joséphine Michaud (Libre expression)
- 5 **DEMANDEZ ET VOUS RECEVREZ**
Pierre Morency (Transcontinental)
- 6 **S.O.S. BEAUTÉ: MENUS ET...**
Chantal Lacroix (La semaine)
- 7 **MILLEBRIÈRES RECETTES ANTI-CANCER**
Geneviève O'Gorman (La semaine)
- 8 **DE BOUCHE À OREILLE...**
Isabelle Pétaude (Trécarré)
- 9 **L'ÉVANGILE DE JUDAS**
R. Kasser / M. Meyer (Flammarion)
- 10 **ALIMENTS CONTRE LE CANCER**
Richard Béliveau (Trécarré)

LIVRE DE POCHE

- 1 **VOUS REVOR**
Marc Lévy (Pocket)
- 2 **ENSEMBLE C'EST TOUT**
Anna Gavalda (J'ai lu)
- 3 **MONDES DE MAGIE DU DIADÈME 1**
John Peel (AGA)
- 4 **L'OMBRE DU VENT**
Carlos Ruiz Zafón (Libre de poche)
- 5 **UN PETIT PAS POUR L'HOMME**
Stéphane Dempiers (Gulbac Amérique)
- 6 **GESHA**
Arthur Golden (Libre de poche)
- 7 **LE DIABLE S'HABILLE EN PRADA**
Lauren Weisberger (Pocket)
- 8 **LA PART DE L'AMTR**
Éric-Emmanuel Schmitt (Libre de poche)
- 9 **LE ZAHN**
Paulo Coelho (J'ai lu)
- 10 **DEUX INTERDIT**
Michael Connelly (Seuil)

NOUVEAUTÉ ANGLOPHONE

- 1 **THE DEVIL WEARS PRADA**
Lauren Weisberger (Random House)
- 2 **THE LINCOLN LAWYER**
Michael Connelly (Warner Books)
- 3 **THE SIXTH FAMILY: THE COLLAPSE**
L. Lamotte / A. Humphreys (J. Wiley & Sons)
- 4 **DIGITAL FORTRESS**
Dan Brown (St. Martin's Press)
- 5 **DECEPTION POINT**
Dan Brown (Simon & Schuster)
- 6 **ANGELS & DEMONS**
Dan Brown (Simon & Schuster)
- 7 **THE DANTE CLUB**
Matthew Pearl (Ballantine)
- 8 **CONFESSIONS OF A SHOPAHOLIC**
Sophie Kinsella (Dell)
- 9 **MARKER**
Robin Cook (Berkley)
- 10 **CROSS BONES**
Kathy Reichs (Simon & Schuster)

LIBRAIRIE

BONHEUR D'OCCASION

Livres d'occasion de qualité

- ~ Livres d'art et de collections
- ~ Canadiana
- ~ Livres anciens et rares
- ~ Bibliothèque de la Piéride
- ~ Littérature
- ~ Philosophie
- ~ Sciences humaines
- ~ Service de presse

Achetons à domicile

514-522-8848 1-888-522-8848

4487, rue De La Roche (angle Mont-Royal)
bonheuroccasion@bellnet.ca

NOUS NOUS DÉPLAÇONS PARTOUT AU QUÉBEC, POUR L'ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES IMPORTANTES.

LIVRES

AUTOBIOGRAPHIE

Jouer avec le feu

Les mémoires passionnants d'Erwin Chargaff, éminent scientifique et esprit libre du XX^e siècle

CHRISTIAN DESMEULES

Dans *L'Heure du crime et le Temps de l'œuvre d'art* (Calmann-Lévy, 2000), le philosophe allemand Peter Sloterdijk décrit notamment les temps modernes comme l'époque où des choses monstrueuses ont été provoquées par des acteurs humains. «Où étais-tu à l'heure du crime?», interroge-t-il.

Génocides en douce, nuages atomiques, mines antipersonnel, AK-47 en solde: les exemples pleuvent. «Est moderne celui qui est touché par la conscience du fait que lui ou elle, au-delà de l'inévitable qualité de témoin, est intégré par une sorte de complicité à ce monstrueux d'un nouveau type.» Et la modernité, poursuit Sloterdijk, c'est «le renoncement à la possibilité d'avoir un alibi».

Cette culpabilité de fond, Erwin Chargaff l'a éprouvée et en témoigne avec une rare éloquence dans *Le Feu d'Héraclite - Scènes d'une vie devant la nature*, les passionnants mémoires d'un scientifique hors normes traversant un XX^e siècle fait de découvertes autant que de destruction — un ouvrage d'abord paru en 1978 et traduit depuis peu en français. «Ma vie a été marquée par deux découvertes scientifiques inquiétantes, la fission de l'atome et l'élimination de la chimie de l'hérédité. Dans un cas comme dans l'autre, c'est un noyau qui est traité: celui de l'atome et celui de la cellule. Dans un cas comme dans l'autre, j'ai le sentiment que la science a franchi une limite devant laquelle elle aurait dû reculer.»

Sans alibi et sans voix lorsque des bombes tombent, en 1945, sur les villes japonaises d'Hiroshima et de Nagasaki, Chargaff saisit à cet instant précis la direction que prendra désormais la science. Elle sera un instrument dont comptent se servir les hommes pour devenir les maîtres de l'univers, une arme supplémentaire qui leur permettra d'exploiter, de modifier, de soumettre et d'asservir la vie. Les jeux sont faits: «C'est à cette époque que m'est clairement apparu le lien entre science et crime.»

Leçon magistrale et autodérision

Né en 1905 à Czernowitz (une petite ville aujourd'hui située en Ukraine mais qui appartenait alors à l'Empire austro-hongrois), lecteur de Pascal et de Kierkegaard dès l'âge de quinze ans, Erwin Chargaff fera des études de littérature et de chimie à Vienne, puis aux États-Unis. Après l'incendie du Reichstag («Hitler a fait de moi un Juif»), il s'installe définitivement à New York où, de 1935 à 1974, il a été chercheur à l'université Columbia. Il y découvre en 1945 la structure de l'ADN et énonce les règles dites «de Chargaff».

Mort en 2002 à l'âge de 97 ans, ce «surdoué Autrichien romantique», écrit l'éthicien et philosophe de la biologie Henri Atlan dans l'éclairante préface qu'il consacre à l'ouvrage, Erwin Chargaff n'a jamais cessé de fustiger l'évolution de la biologie moléculaire, l'inculture de

ses collègues et leur parfaite irresponsabilité.

Entre l'humour et la sagesse, l'autodérision et la leçon magistrale, Chargaff fait feu de tout bois avec une passion contagieuse. Lorsqu'il fustige au passage tous les faussaires de Nietzsche ou la dégradation généralisée du langage, qu'il dénonce les dérives de l'éducation («Un bon enseignant ne peut former que des rebelles») ou qu'il critique sévèrement la communauté scientifique, toujours prête à se vendre aux puissances pharmaceutiques ou militaires les plus offrantes.

Avec un style d'aphoriste viennois (on ne s'étonnera pas d'apprendre qu'il était abonné au *Flambeau* de Karl Kraus, dont il assistait aussi à toutes les conférences avec une ferveur adolescente), à la fois artiste et scientifique, il incarne de façon magnifique cet idéal du «tiers-instruit» dont Michel Serres a fait tout un livre. «C'est lui qui m'a appris à me garder des platitudes, écrit-il au sujet de Karl Kraus, à veiller sur les mots comme s'ils étaient des enfants sans défense, à mesurer les conséquences de mes paroles comme si la vie de tous en dépendait.»

Et la vie de tous en dépend. Puisque le langage, c'est connu, est un instrument terrible qui moule, qui maquille et qui plie toutes les volontés. Avant même la science. «Ma génération est la première à avoir livré à la nature une guerre coloniale exterminatrice sous la bannière des sciences. L'avenir nous maudira pour cela.» Le bilan d'un homme féroce et libre, enfant terrible et un peu amer de la science contemporaine.

Collaborateur du Devoir

LE FEU D'HÉRACLITE

SCÈNES D'UNE VIE
DEVANT LA NATURE
Erwin Chargaff
Traduit de l'allemand
par Chantal Philippe
Éditions Viviane Hamy
Paris, 2006, 344 pages

ESSAIS

L'entreprise contre l'homme



Louis Cornélius

L'homme est-il naturellement égoïste ou altruiste? Et si la première option est vraie, d'où vient alors le souci du bien commun? Ces grandes questions sont au cœur de *La Soif des entreprises*, un essai décoiffant de l'ex-journaliste et éthicien canadien-anglais Wade Rowland contre le capitalisme d'entreprise.

Selon Rowland, le paradoxe du monde actuel se résume ainsi: «Compte tenu que le bien et le mal existent réellement et qu'il ne s'agit pas uniquement de distinctions sémantiques, et que nous, humains, disposons d'un instinct ou d'une impulsion morale qui nous permet non seulement de distinguer ces deux oppositions, mais nous pousse vers le bien, nous consentons malgré tout à ce que nos vies soient gouvernées chaque jour par des institutions qui reflètent la vision que la moralité est relative et que les humains sont égocentriques de naissance. Malgré nos certitudes quant à notre essence morale, nous acquiesçons à une idéologie de marché et de l'entreprise qui la nie.»

En termes simples, donc, l'homme naît bon, mais le capitalisme d'entreprise le corrompt, et nous accueillons cette perversion de notre nature humaine avec fatalité. Comment expliquer ce paradoxe?

Rowland en attribue la paternité au rationalisme moderne. Hobbes, Descartes et Galilée, explique-t-il, marquent le coup d'envoi de cette révolution dans le monde des idées. Après eux, on ne croit plus à «la bienfaisance de la nature» et on place sa «confiance dans les compétences humaines à comprendre et à manipuler» cette nature.

Plus encore, avec Hobbes et Bernard Mandeville se répand la thèse selon laquelle l'homme est essentiellement égoïste, cupide et doit, pour cette raison, avoir recours aux institutions sociales pour empêcher la des-

truction de l'espèce et assurer son progrès. Mâtinée de behaviorisme, cette vision des choses aboutit au projet suivant: «L'imagination humaine, de concert avec les pouvoirs illimités de la raison, pouvait et devait concevoir des technologies qui complèteraient la loi naturelle en rationalisant le processus évolutif, en corrigeant ses erreurs et ses inefficacités.»

Adam Smith, le père de l'économie libérale moderne, serait en quelque sorte le continuateur de cette révolution philosophique qui consiste à «trouver des moyens d'utiliser l'ordre naturel des choses pour créer un monde meilleur». «Ses théories», écrit Rowland, «constituent rien de moins que la genèse d'un programme ambitieux visant à synthétiser le comportement moral, à supplanter le sens moral, peu fiable, sinon complètement fictif du point de vue rationaliste, au moyen des procédés autonomes et autorégulateurs inclus au sein des institutions.» On connaît le résultat, c'est-à-dire cette théorie qui transforme le vice en vertu en faisant de l'intérêt personnel le moteur du progrès collectif, de l'égoïsme, le garant du bien commun.

C'est toute cette ingénierie que conteste Rowland sur la base du constat que, depuis sa mise en œuvre, le progrès est peut-être en marche, mais il s'accompagne de désastres environnementaux et d'un mépris pour la justice et l'équité: «L'alchimie du marché devait s'accomplir et transformer l'avidité de l'entreprise en bien-être commun, mais quelque part le long du chemin qui nous a menés jusqu'ici, les entreprises ont pris le dessus et le pouvoir.»

Où est l'erreur? Pour Rowland, elle se trouve dans les fondements mêmes de la réflexion qui a présidé à la victoire philosophique de l'économie de marché. Ainsi, il est faux, selon lui, d'affirmer que l'homme est naturellement égoïste. Il serait plutôt, écrit-il en s'appuyant sur Chomsky, instinctivement moral et ferait preuve d'un «intérêt inné envers les autres».

Aussi, l'hypothèse qu'il appelle «rationaliste» et qui consiste à faire de l'économie de marché une ruse de la raison canalisant l'avidité humaine vers le bien commun fait fausse route et finit par imposer les comportements cupides qu'elle présume naturels. «Les actions contraires à l'éthique, écrit-il, sont ainsi exécutées à l'encontre de la nature de l'intuition morale individuelle, généralement pour des raisons institutionnelles: les instincts humains favorisent le comportement moral, mais les institutions et les structures sociales nous poussent parfois à adopter un comportement inhumain. Si nous modifions les institutions,

nous permettrons aux instincts moraux humains fondamentaux de prévaloir.»

Rowland tient toutefois à préciser que ce qu'il attaque de front, ce n'est pas tout le capitalisme ni le capitalisme de marché en tant que tels, qui peuvent laisser une place importante au facteur humain, donc moral, mais le capitalisme d'entreprise, la société par actions, la grosse compagnie qui «est l'instrument utilitariste et rationaliste idéal,

l'incarnation parfaite de la raison économique». Le statut de personne physique accordé à l'entreprise lui semble inconcevable, inacceptable, puisque la structure même de celle-ci, en fractionnant le principe de responsabilité entre tous ses acteurs (gestionnaires, actionnaires, employés), annihile la fonction d'auteur. Tout entière tournée vers l'obsession du profit, l'entreprise incarne l'avidité à l'état pur au détriment du bien commun, et celui qui, dans ses rangs, s'avise de la rappeler à son devoir moral en est aussitôt expulsé.

C'est en ce sens que, pour Rowland, la grosse entreprise, la compagnie par actions, est l'incarnation parfaite d'une sorte d'antihumanisme. Faut-il, alors, l'abolir? Non, mais la réglementation sévère et lui interdire toute participation à «des aspects de la vie humaine qui n'ont rien à voir avec le profit», comme le processus démocratique, l'éducation, la santé, la justice, les services sociaux et les médias d'information.

On pourra, bien sûr, contester la thèse de Rowland selon laquelle l'impulsion morale relève de l'instinct. À ce sujet, d'ailleurs, je ne peux que renvoyer au brillant échange entre André Comte-Sponville et Luc Ferry dans le chapitre 2 de *La Sagesse des modernes*. Comme Ferry, en effet, je crois que l'impulsion morale, en dernier ressort, ne relève ni de l'instinct ni de institutions comme telles, mais d'une liberté surnaturelle ou transcendante.

Il faudra au moins reconnaître l'originalité de l'essai de Rowland et le plaisir de lecture qu'il procure grâce à une méthode d'argumentation souvent qualifiée d'américaine et ainsi résumée par Jean-François Revel: «Chez un Français, il y a neuf phrases générales et un exemple concret; chez un Américain [ou un Canadien anglais], neuf exemples concrets pour une généralité.»

louiscornelius@parroinfo.net

LA SOIF

DES ENTREPRISES

Wade Rowland
Traduit par Julie Lavallée
Hurtubise/HMH
Montréal, 2006, 336 pages

LA PLUS GRANDE EXPOSITION DE CÉRAMIQUE EN AMÉRIQUE DU NORD À VAL-DAVID

18^e ÉDITION

Venez apprécier la qualité et la diversité des œuvres de plus de cent céramistes dans un climat champêtre et festif parsemé de découvertes!

1001 POTS
DU 14 JUILLET AU 13 AOÛT 2006

TOUS LES JOURS

DE 10 H À 18 H

La Galerie de Val-David :
2435, rue de l'Église,
Val-David
(819) 322-6868
expo@1001pots.com
www.1001pots.com

BAIE-SAINT-PAUL

Identités et remplacements

24^e SYMPOSIUM international d'art contemporain

Du 4 AOÛT au 4 SEPTEMBRE 2006

Jacques Baril / Québec
Guy Blackburn / Québec
Martin Bureau / Québec
Cindy Dumais / Québec
Éric Gagnon / Québec

Mathieu Léger / Nouveau-Brunswick
Daniel Oxley / Ontario
Maria Eugenia Poblete / Chili
Alain-Martin Richard / Québec
Boran Richard / Québec

César Saez et son équipe internationale / Québec-Hollande-Ontario

INVITÉS SPÉCIAUX : BGL Carole Simard-Lafamme
Direction artistique : Guy Sioui Durand

Samedi, le 5 août à 14 heures

Vernissage des expositions inédites au Centre d'exposition de Baie-Saint-Paul
- Touche de Guy Blackburn
- Panique au Village de Martin Bureau
- Étrangers ou le chemin pour Rosa d'Alain-Martin Richard

Jeudi, le 10 août

Les 4 à 7 du directeur
- Les compagnons du Rebus Global
- Alain-Martin Richard
- Jacques Baril
- César Saez
- BGL
- Frédéric Tremblay de la MicroBrasserie Charlevoix

Samedi, le 12 août à 13h

L'artiste Jean-Jules Soucy élaborera dans son style unique sa vision des identités et fera le «tour de la question», en préambule du Forum.

Dimanche, le 13 août à 13h

FORUM Habiter tout le territoire par l'art ?
1^{er} panel
- Alexander Reford de l'Internationale des Jardins de Métis
- Philippe Gauthier du Festival du Théâtre de rue de Shawinigan
- Nicholas Pitre de Sagamie le Centre national de recherche et de diffusion en arts contemporains numériques à Alma
- Claude Fortin du centre autogéré d'artistes Parabolix à Rimouski
- Alain-Martin Richard, artiste

2^e panel

Lise Bissonnette, présidente de la Bibliothèque Nationale du Québec, co-présidente de les Arts et la ville et écrivaine
- René Derouin artiste de Val-David
- André Daigle directrice, Les Arts et la ville
- Jean Fortin, maire de Baie-Saint-Paul

CORPORATION DU CENTRE D'ART DE BAIE-SAINT-PAUL

SITE DU SYMPOSIUM: 11, rue Forget

ADM.: 23, rue Ambroise-Fafard, Baie-Saint-Paul (Québec) G3Z 2J2

T. (418) 435-3681 F. (418) 435-6269

www.symposium-baiesaintpaul.com

Curieux dimanches



4 dimanches,
4 expériences archéologiques
6, 13, 20 et 27 août 2006

6 août
Coup d'éclats
La taille d'outils de pierre amérindiens

Musée Marguerite-Bourgeoys
400, rue Saint-Paul Est, Veille-Montréal
514-282-8670
www.marguerite-bourgeoys.com
Métro Champ-de-Mars

Curieux dimanches



Exposition de groupe

GALERIE SIMON BLAIS

5420, boul. Saint-Laurent, (nord de Fairmount), local 100, Montréal (Québec) H2T 1S1
www.galeriesimonblais.com (514) 849.1165
Horaire d'été : Du mercredi au samedi de 11h à 17h

FONDATION DEROUIN PRÉSENTE

LES JARDINS DU PRÉCAMBRIEN



Photo: Michel Dubreuil

Photo: Lucien Lussier

Œuvres: Daniel Hoque

Le voyage I - 2005

SENTIERS D'ART • PERFORMANCES • CONFÉRENCES • RÉCITAUX

INAUGURATION OFFICIELLE LE 5 AOÛT À 14 H
en présence du Consul Général du Mexique à Montréal, M. Manuel Cosío

À VAL-DAVID du 5 août au 24 septembre 2006

OUVERT les SAMEDIS et DIMANCHES de 10 h à 18 h

www.fondationderouin.com

Les beaux détours

CIRCUITS CULTURELS

Encore quelques places...

30 août : Québec

Rétrospective
Clarence Gagnon

21 sept. : Sherbrooke

La chapelle d'Ozias Leduc

15 oct. : Granby

Photo, sculpture et nature

Puis, la Maison de l'Arbre

du Jardin botanique

www.lesbeauxdetours.com

(514) 352-3621

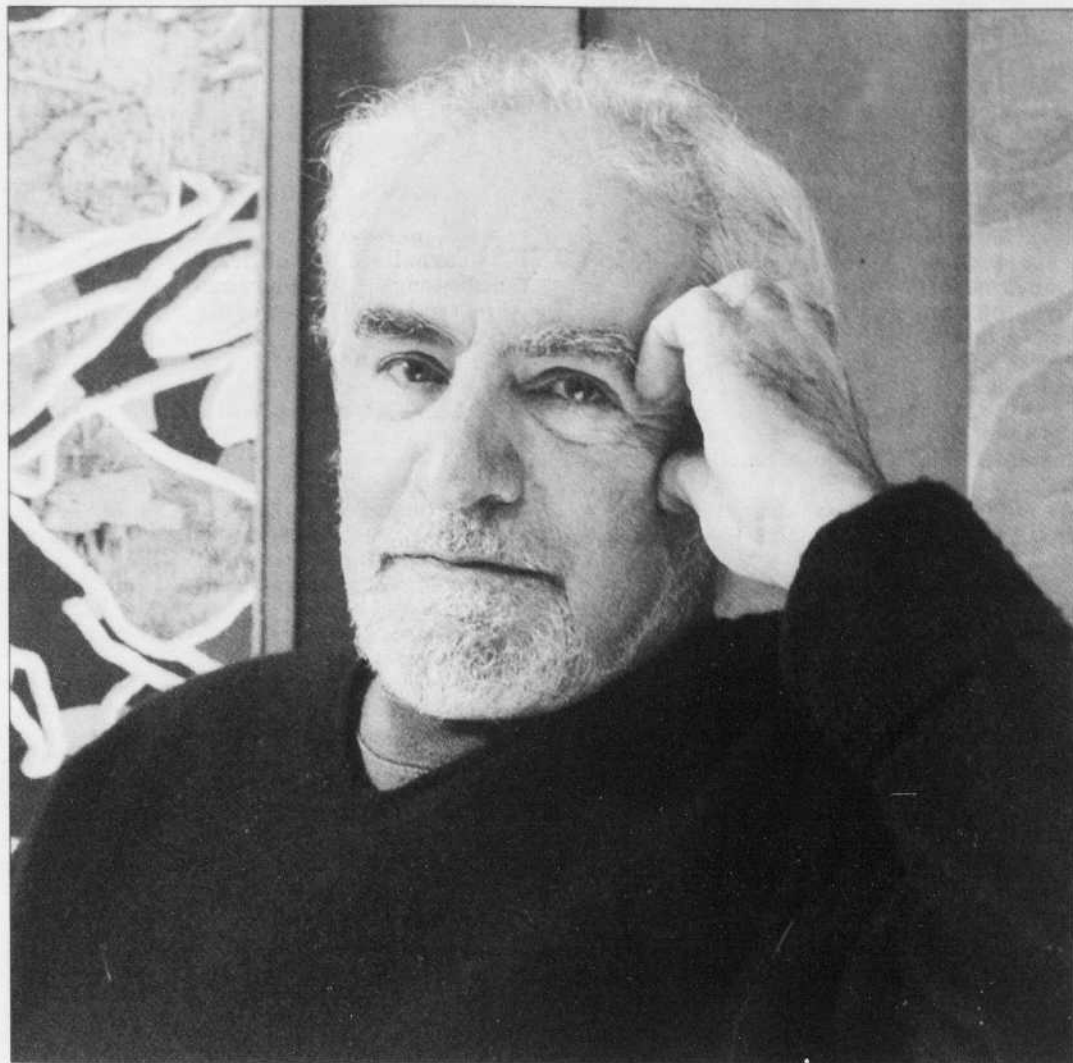
En collaboration avec Club Voyages Rosemont

DE VISU

De nouveaux espaces pour la Fondation Derouin

SYMPOSIUM INTERNATIONAL D'ART IN SITU DE VAL-DAVID
Du 5 août au 24 septembre
Fondation Derouin
1303, montée Gagnon, Val-David.
☎ 819 322-7167.

RENÉ VIAU



Aux jardins du Précambrien, une exposition à caractère rétrospectif explore l'une des grandes sources d'inspiration des œuvres de René Derouin: cette relation fertile entretenue depuis près de 50 ans entre la terre, la culture et l'art du Mexique.

disposition de l'événement qu'il parraine.

Entre tortilla et sirop d'érable

Cet été, le circuit s'amorce avec *Le Voyage*, une création collective. Salueant le visiteur, Derouin a imaginé de le faire participer. Il lui demande de réaliser une de ces figurines de céramique intégrées à une structure navigable qui voguera le 3 septembre prochain sur la rivière du Nord.

On aborde le site par une succession de créations sonores: compositions de Derek Besant, d'Alexandra Hoeseker, de Michael Gonneville et de Christian Bouchard. Une fois passé les figures ingénues de Bonnie Baxter et Michel Aubry, dans l'ombre des sous-bois, les cordes et pierres suspendues de la Maribel Portela (Mexique) s'allient aux réseaux des branches. Le jeu de piste se poursuit avec les inscriptions lithiques de Milton Berra (Venezuela). Les dessins sortilèges de Kitti Bruneau évoquent l'enfance. De Carlos Tanaka (Pérou), les «crabes» noués de fagots semblent bien fragiles face à la pérennité des pierres alignées par German Botero (Colombie). Non loin, Danielle Lagacé tresse avec des branches de sapin une fascinante tapisserie végétale, qui s'entrelace en une suite de petits théâtres.

Où trouver, aux côtés d'artistes québécois, une telle occasion de prendre en simultané le pouls de la création venant des trois Amériques? Échanges internationaux mais aussi échanges entre les savoirs et les pratiques. Ici, art, poésie, musique contemporaine, géologie, écologie et géographies dialoguent. Ces espaces forestiers veulent nous amener vers autre chose. De telles rencontres ont également façonné l'univers plastique de René Derouin.

1955. Des esquisses de Derouin à la sanguine montrent le peuple des rues, des femmes nattées aux pommettes saillantes, des jeunes filles assises au zocallo. Elles témoignent du choc de ce premier voyage. Trente ans plus tard, le 19 septembre 1985, Derouin débarque à Mexico à peu près au même moment où un tremblement de terre frappe la ville. Il dessine pour conjurer la mort, omniprésente. Sismique, tourmenté, le résultat est la série *Terramoto*, que l'on peut voir exposée. Visions de cauchemar ou de rêve? Cette terre de volcans, de cataclysmes, se fait aussi profusion, miracle et paradis onirique, comme le clament les bois reliefs polychromes inspirés des décors baroques de l'église de Tonantzintla qui composent la série *Between-Paraiso* (1997). Entre-temps, «el señor Derouin», animé peut-être d'un souffle puisé aux muralistes mexicains, n'en perd pas moins le nord. Il dessine et grave, tous azimuts, des œuvres de grands formats qui ont comme titre *Tai-ga, Suite nordique, Migrations, Nouveau Québec...*

Collaborateur du Devoir

2007 et 2008. Sous l'égide de la municipalité de Val-David, des «sentiers d'art d'hiver» destinés au ski de fond et à la raquette seront ouverts et entretenus à même les jardins du Précambrien tandis que Val-David et le CALQ contribueront chacun un montant annuel de 25 000 \$ au budget de la fondation, dont les recettes proviennent également de la billetterie. Consacré à la fois à l'art, à la nature et aux activités de plein air, ce lieu original

a attiré l'été dernier plus de 12 000 visiteurs. La fondation recevra également un soutien du Centre local de développement des Laurentides (CLD). Les jardins du Précambrien et les symposiums internationaux deviendront deux identités différentes. René Derouin retrouvera, avec la construction de l'espace multifonctionnel de Pierre Thibault, l'usage de son ancien atelier et d'une partie de sa maison mis depuis tout ce temps à la

www.collectif-spontane.com

Spontané



art contemporain

Myriam Bardoul
François-X. Chamberland
Liz Davidson
Jean Gaudet
Daniel Haché
OLL
Jean-Guy Robert
James Teuscher

5 AOÛT - 20 AOÛT
10h. - 17h. jeudi - dimanche

art-JONCTION

1057, ch. Vallée, (rte. 215)
Sutton Junction, Sutton, Qc
www.art-jonction.org

PETRA LA CITÉ PERDUE

NE MANQUEZ PAS L'ÉVÉNEMENT ROC DE L'ANNÉE!

Pétra, une cité taillée à même le roc du désert de Jordanie, vous révèle ses secrets. Découvrez une des grandes métropoles de l'Antiquité et admirez toute la richesse de son architecture, de son art et de son génie technique.

Tarif adulte : 15 \$
(inclut les droits d'entrée au Musée)

MUSÉE CANADIEN DES CIVILISATIONS / CANADIAN MUSEUM OF CIVILIZATION

Organisée par le Canadian Art Museum et l'American Museum of Natural History (New York), sous le patronage de Sa Majesté le roi le Roi Abdallah du Royaume Hachémite de Jordanie. Transport aérien offert gracieusement par Royal Jordanian.

Musée canadien des civilisations
100, rue Laurier, Gatineau • 819 776-7000 • www.civilisations.ca/citeperdue

NOTRE MONDE NE SERA PLUS JAMAIS LE MÊME

2 superbes expos
2 grands musées
2 bonnes raisons de visiter la région d'Ottawa-Gatineau!

LE CHOC DES EMPIRES

LA GUERRE QUI FONDA LE CANADA
1754-1763

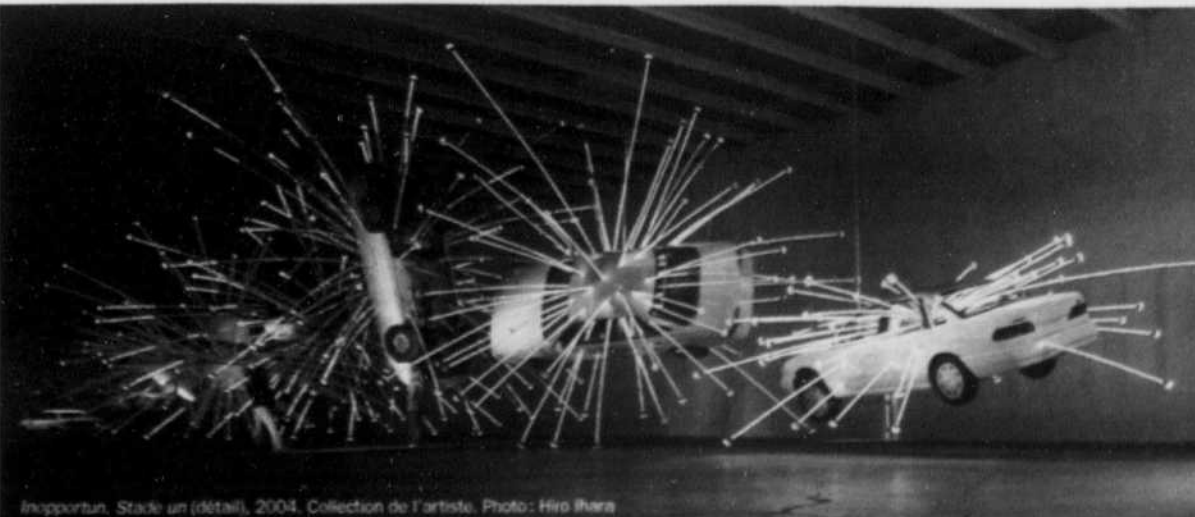
L'EXPOSITION DE L'ÉTÉ

Il y a plus de 250 ans, Français, Britanniques et Premiers Peuples s'affrontaient dans une lutte historique pour l'Amérique du Nord. Ce conflit — la guerre de Sept Ans — est considéré comme la première « guerre mondiale ». Revivez la guerre qui déterminera le sort du Canada.

Musée canadien de la guerre / Canadian War Museum

Une exposition organisée par le Sénateur John Hertz Pittsbourg Regional History Center, organisée grâce à la Smithsonian Institution, en partenariat avec le Musée canadien de la guerre. Avec l'appui du ministère de l'Armée canadienne, par le Trésorier d'Administration pour les expositions historiques du Canada.

Musée canadien de la guerre
1, place Vimy, Ottawa • 819 776-8600 • www.museedelaguerra.ca/choc



Inopportun, Stade un (détail), 2004. Collection de l'artiste. Photo: Hiro Iihara

Cai Guo-Qiang

DÉROULEMENT
10 JUIN — 1^{er} OCTOBRE 2006 — SHAWINIGAN

SHAWINIGAN

Musée des beaux-arts / National Gallery of Canada

L'Espace Shawinigan fait partie du complexe de la Cité de l'Énergie et accueille les expositions du Musée des beaux-arts du Canada.

musée des beaux-arts / National Gallery of Canada

Culture

Le moulin naufragé



Odile Tremblay

Alors-y d'une triste histoire patrimoniale. Une de plus. Les beaux bâtiments historiques qui s'écroulent dans l'indifférence générale font rarement les manchettes chez nous. À chacun d'aligner ses petits exemples crève-cœur: ruines trouvées au détour d'un chemin après le long règne du lieu de mémoire qui vous titille encore le souvenir. D'où le rêve fou qu'un bon Samaritain bourré de fric tire la construction moribonde de son grabat et de ses gravats, que le gouvernement restaure ses derniers vestiges, que la population refuse de laisser ces vieux murs s'abîmer sans combattre.

Ça n'a pas de bon sens, voyons donc!

Hélas! Je me suis cogné le nez durant mes vacances à une de ces reliques en perdition: le moulin à scie Bouchard. Vraie institution rurale de l'arrière-pays de Charlevoix. Érigé en 1889, à ce qu'on dit. Bien des Québécois le connaissent sans avoir jamais emprunté le rang Saint-Pierre de Saint-Irénée. Il avait tenu son propre rôle dans la série *Le*

Temps d'une paix, en entreprise de survivance repêchée par l'équipe du téléroman comme témoin d'une époque révolue.

Ça faisait bien dix ans que je n'y avais pas mis les pieds. Au carrefour des villages, on allait le voir jadis accroché à son flanc de rivière, beau bâtiment de bois sur sa base de pierres des champs, actionné par une roue à eau, sciant ce qu'il avait à scier: planches et bardeaux. Fièvre allure, avec ça. «*Il marche encore, je vous assure*», avais-je déclaré d'un ton péremptoire avant d'entraîner mon monde sur la route de terre qui y mène. En tout cas, il marchait encore il n'y a pas si longtemps...

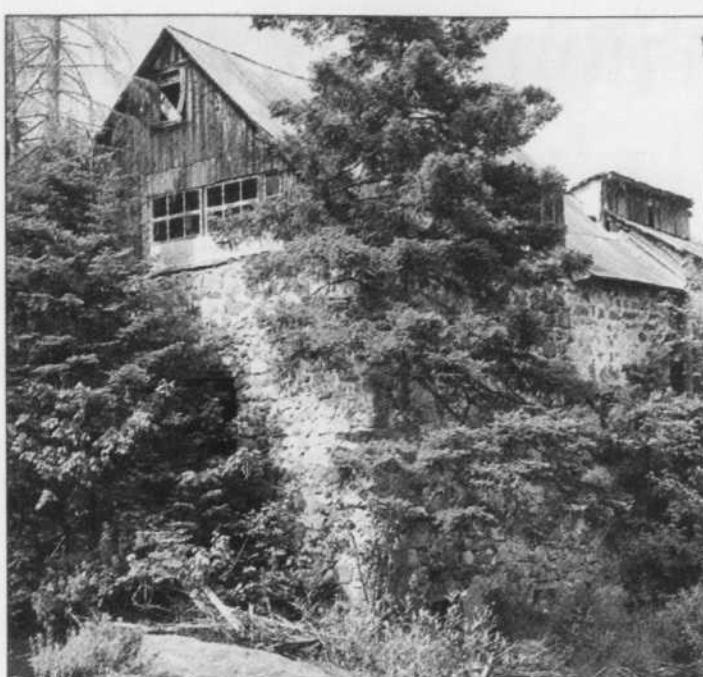
À quelques mètres du but de la balade, un vieux monsieur charmant aux yeux brillants, dans son ancienne forge transformée en atelier de menuiserie, lâcha son marteau à notre arrivée.

— On vient voir le moulin.

— Fermé.

Monsieur Lajoie, il nous dit son nom, en était encore tout chose. «*C'est ben triste*», commenta notre homme avec des trémolos dans la voix. Sept ans qu'il n'a pas scié, le moulin Bouchard. L'histoire classique d'une fin de règne: celui du meunier âgé qui trépassa. Voilà la veuve aux prises avec une entreprise familiale désuète et des enfants partis creuser leur sillon ailleurs. En mal de réparations majeures, qu'il était en plus, ce moulin. Faute d'un riche mécène pour le soutenir, ce fut le naufrage.

«*Il appartenait au mari de ma*



Le moulin naufragé

PHOTO LOUISE BILODEAU

sœur, précisa le monsieur *J'y ai travaillé autrefois. Ça fend le cœur de le voir comme ça.*»

Alors, on s'est aventurés dans le bâtiment à nos risques et périls, tellement ça branlait et tellement le bois pourri menaçait de nous aspirer le pied. Mais la roue à auges faisait encore cinq mètres de diamètre. Tout était resté au poste, jusqu'aux brins de scie abandonnés. La rivière filait toujours en cascade. De meunier, point. Un grand silence. Ça se dégrade vite,

un moulin humide. Une pitié!

Monsieur Lajoie nous a invités chez lui pour parler du moulin et du temps passé, pas si révolu que ça dans son quotidien — il recueille encore l'eau de Pâques. Faut dire que la modernité avance moins vite dans l'arrière-pays que sur la côte. Pas d'essaim de touristes pour forcer les granges à se convertir en boutiques de bébelles. Le décor y reste longtemps immuable, tout en se lézardant lentement sous la pluie et la neige.

Rien de plus poétique que les bribes de passé rescapées de notre époque préfabriquée. Ces bâtiments-là sont comme des pages d'histoire arrachées à un livre perdu. Encore déchiffrables, mais pour combien de temps?

On emprunte le chemin du moulin en passant par Saint-Irénée qu par le rang Sainte-Marie des Eboulements. C'est selon. D'un côté comme de l'autre, la route est balisée de croix de chemin en bois, autres épaves du passé, avec parfois des instruments de la passion accrochés dessus: lance, échelle, marteau, clous, couronne d'épine, coq du reniement, etc. Il en existerait entre 2500 et 3000 sur le territoire du Québec, de vieille tradition bretonne surtout, construites par des gens du coin en général, pour borner les routes, commémorer un drame, ou par simple piété ancestrale. Nombreuses dans l'arrière-pays de Charlevoix, mais plus ou moins bien conservées, leur bois pourrit sous les intempéries, leurs couleurs délavées.

De la plage au moulin abandonné, on a suivi la route de ces croix de chemin. — T'as vu celle-là, avec la couronne d'épine au milieu? Va-t-elle rester debout bien longtemps?

— Voir!

L'une d'entre elles, particulièrement élégante, surplombe la côte des Eboulements. Mais elle règne déjà en territoire fréquenté, où l'afflux touristique engendre un souci de protection du patrimoine. Dans leurs coins plus sauvages,

ses consœurs semblent en sursis. Friables. Menacées.

On est retournés à Montréal en faisant nos adieux aux moulins et aux croix de chemin. Au royaume du smog et du béton, pourtant, c'est bien pour dire... Hallucination? Même pas. Rue Jean-Talon, dans un des coins les plus dépersonnalisés de la métropole, entre un concessionnaire automobile et trois pancartes industrielles, trônait une magnifique croix de chemin rouge et blanche avec un coq sur sa cime. Toute propre, bien entretenue, astiquée, repeinte par ses propriétaires avec amour. Si insolite dans son environnement urbain, plantée là avec son petit écriteau indiquant sa date de naissance au début du XX^e siècle. Fièvre pette. Et pas pressée de lever les pattes.

Comme quoi il n'y a pas que des annisiques partout, mais parfois des gens qui bichonnent leur petit lopin de patrimoine jusque sur Jean-Talon. J'ignore qui sont ces passeurs de mémoire, mais ils m'ont donné une bouffée d'espoir pour le moulin amoché du *Temps d'une paix*, à tant de kilomètres de Montréal. Peut-être des forces neuves vont-elles se lever pour empêcher d'autres racines de pourrir? Un vœu, formulé comme ça, pour permettre aux passants de l'avenir de s'écrier à leur tour: — T'as vu la croix? T'as vu le moulin? Parait qu'autrefois...

Ah oui! Parait aussi que notre devise est «*Je me souviens*».

otremblay@ledevoir.com

MUSIQUE CLASSIQUE

Le miracle Pogorelich

CHRISTOPHE HUSS

En publiant un DVD regroupant la moitié des enregistrements filmés d'Ivo Pogorelich, Deutsche Grammophon ranime la flamme d'un pianiste devenu fort discret depuis déjà plus de dix ans. Le Carlos Kleiber du piano est un artiste hors normes, et ce DVD, une aubaine pour s'en souvenir.

Ivo Pogorelich ne laisse personne indifférent. «*Ivo Pogorelich est un génie*», clame Martha Argerich en 1980, en claquant la porte du jury du concours Chopin qui vient de l'évincer. «*C'est indécent, c'est indécent!*», glapit, comme un phoque qui vient de perdre sa banquise, un directeur de maison de disques à l'issue d'un concert parisien qui laissait bien d'autres spectateurs sonnés. C'est un peu comme si, au sortir d'un spectacle de Fabrice Luchini, on entendait s'écrier: mais c'est obscène, tous ces mots, et puis ce type-là, en plus il les répète...

Le parallèle vaut ce qu'il vaut. Mais s'il y a un miracle Luchini, celui d'un être aussi visiblement torturé qui parvient à tout exorciser sur scène en un cérémonial unique, il n'y a plus de miracle Pogorelich. Après les ravages de la guerre des Balkans, qui l'ont directement et personnellement affecté, après la

mort, en 1996, de sa femme, Ivo Pogorelich a été sonné, paralysé.

Il y eut alors ces rares concerts, où, au détour de la *5^e Polonaise* ou de la *3^e Sonate* de Chopin, d'une pièce d'Albéniz, on sentait toute la douleur du monde. Non, ce n'était pas de l'indécence, c'était un appel, un cri. On l'a dit malade. Des rhumatismes articulaires. Il s'est senti guéri à Bad Wörishofen, en Allemagne. Il y a même créé un festival en reconnaissance de cette station thermale qui applique les préceptes du docteur Kneipp — qui, en fait, était plus prêtre que médecin. Il s'engage aussi dans les années 90 en faveur de la construction d'un hôpital à Sarajevo, puis de la reconstruction de monuments historiques en Croatie, lui l'enfant du bourreau (Serbe par sa mère) et de la victime (Croatie par son père). Exorciser, encore et toujours... Le piano, décidément, ne suffit plus. Son dernier disque, les scherzos de Chopin, remonte à dix ans.

Une période glorieuse

Ivo Pogorelich, né en 1958, commence le piano à l'âge de sept ans dans son pays natal, la Yougoslavie. Doué, il part pour Moscou à l'âge de douze ans. Il étudie avec divers professeurs («*perte de temps*», dira-t-il) avant de rencon-

trer, à l'âge de quinze ans, Alice Kezeradz, une élève de Siloti, l'un des plus fameux élèves de Liszt. Elle est mère de famille et affiche d'évidence quelques années de plus que lui. Il l'épousera néanmoins en 1980.

Un rare mais fascinant documentaire nous montra un jour le couple travaillant *Gaspard de la nuit* de Ravel. Étonnant exercice de voir en Pogorelich non pas l'artiste absolu, mais «*l'instrument digital*» du cerveau musical de son épouse. Si le pianiste n'a plus rien enregistré depuis la mort d'Alice, est-ce vraiment un hasard? Le parallèle avec Carlos Kleiber, qui ne se défait jamais de l'emprise de son père Erich, est-il si osé?

Comme Luchini, qui semble faire résonner plus que les mots, Pogorelich semble tirer davantage des notes imprimées. C'est pour cela que sa patience infinie lui permet de travailler quelques mesures pendant plusieurs heures. Sur le DVD Deutsche Grammophon, on le voit jouer les *Suites anglaises n° 2 et 3* de Bach, dans un film réalisé un an après l'enregistrement que je tiens pour le plus grand Bach au clavier de l'histoire du disque.

La poésie, le ciselé du jeu, la fermeté de chaque attaque: tout y est hors du commun, un travail phéno-

ménal et une vision qu'il réitère dans six sonates de Scarlatti. Le programme est complété par la *11^e Sonate* et la *Lettre à Elise* de Beethoven. Le tout est filmé, sans public, dans de beaux salons de palais et de châteaux d'Italie et d'Autriche.

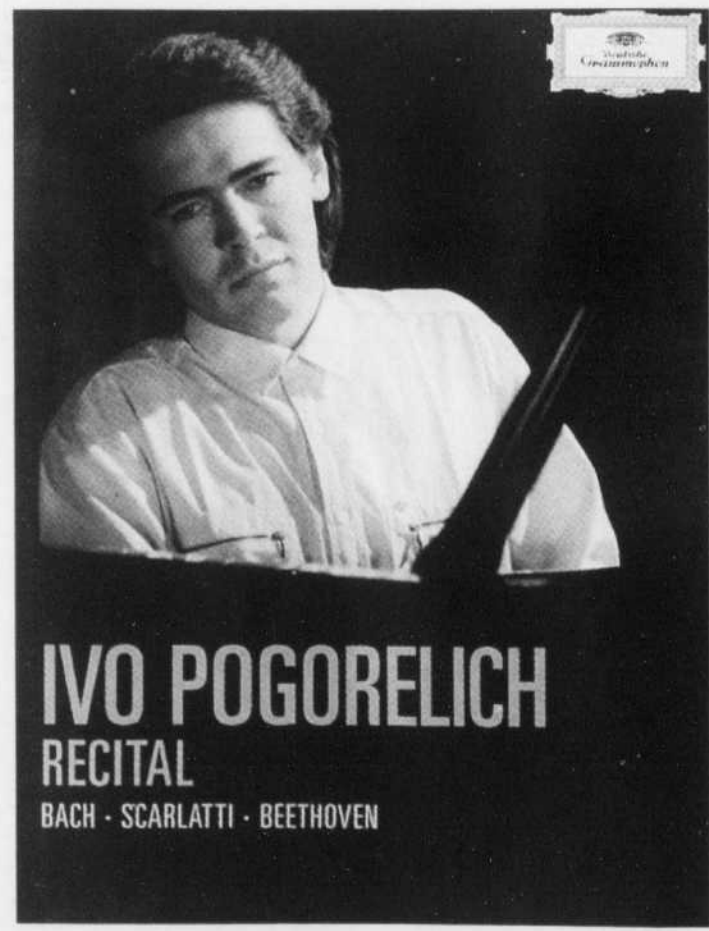
On dit qu'Ivo Pogorelich va revenir. Il devait entreprendre lors de la saison 2006-07 deux tournées, l'une européenne, l'autre nord-américaine. La première vient d'être annulée. Que restera-t-il de la seconde dans quelques mois?

C'est pour cela aussi que le DVD est précieux, même si l'on risque de nourrir plus encore d'appréhensions devant le risque de voir cet artiste miraculeux se murer progressivement dans le silence.

Collaborateur du Devoir

IVO POGORELICH: RÉCITAL

Bach: Suites anglaises n° 2 et 3. Scarlatti: Sonates K. 1, 20, 98, 159, 450 et 487. Beethoven: Sonate n° 11. Lettre à Elise. Filmé à Vicenza en 1986 et à Eckartsau (Autriche) en 1987. DVD DG 073 4045. Reste à publier en vidéo: les sonates de Chopin, Mozart et Haydn.



IVO POGORELICH
RÉCITAL
BACH · SCARLATTI · BEETHOVEN

www.expoartmontreal.com



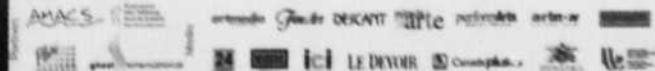
FESTIVAL INTERNATIONAL
EXPOART
MONTRÉAL 2006

10 - 13 Août
Quai Jacques-Cartier
Montréal - Canada

parce que la vie est aussi un ART...

Durant quatre jours, soit du 10 au 13 août 2006, le quai Jacques-Cartier du Vieux-Port de Montréal sera transformé en un univers prestigieux vibrant de créativité. Cette première édition du Festival international Expo Art sera lancée lors des festivités entourant le 25^e anniversaire de la Société du Vieux-Port de Montréal. Plus de 600 oeuvres d'art visuels d'artistes renommés et de la relève artistique y seront présentées.

E-mail: info@expoartmontreal.com



B É D É

La vie avec deux mains gauches

FABIEN DEGLISE

Il y a des premières fois qui font meilleure impression que d'autres. Dans un cruchon (Méca-

nique générale/Les 400 Coups), du jeune auteur Pascal Girard, en fait partie. Apparue sur les rayons des li-

braires au début de l'été, cette bédé en petit format met en scène un certain Monsieur P., qui avance dans la vie avec son côté gauche mais aussi avec une très grande insécurité devant le réel, qui le place, on s'en doute, dans de drôles de positions.

Blessé par sa relation passée avec une certaine Madame Oignon, ce jeune Québécois célibataire bien de son époque passe son temps à regarder les belles créatures dans la rue ou sur le balcon d'à côté sans oser les approcher. Il porte aussi très bien sa timidité et ses blessures jusqu'au club vidéo du coin, où la location d'un film porno devient pour lui toute une aventure.

Trait simple mais pas simpliste, scénario sans prétention mais plein d'émotion et de découpage efficace... Du haut de son quart de siècle, le jeune bédéiste sague-néen signe ici, avec ces avantages concurrentiels, un premier bouquin qui ne laisse certainement pas indifférent.

Tout en nuances et en finesse, cette balade dans le monde de ce pauvre Monsieur P., un perdant sympathique insomniaque et maniaque, étonne en effet par sa justesse, mais aussi par la profondeur qui se dégage de ce récit exprimé pourtant sans abus de mots et sans débordements graphiques. Et ce, dans la tradition du roman graphique, sorte de journal de bord illustré plongeant dans la banalité du quotidien et qui trouve très bien sa place dans l'air du temps.

Au final, ce tour rapide de cruchon — dans lequel le héros rêve de conserver une belle qui lui semble inaccessible — pourrait donner l'impression qu'un style est en train de poindre à l'horizon. C'est peut-être le cas. Mais après ce touché remarquable, reste à attendre désormais la transformation.

Le Devoir

DANS UN CRUCHON

Pascal Girard
Mécanique générale/
Les 400 Coups
Montréal, 2006, 96 pages

La 3^{ème} édition du FESTIV'ELLES

Festival International des Femmes de Montréal
9 AU 13 AOÛT 2006



Littérature, cinéma, hommage, musique, théâtre,
ateliers d'écriture, arts visuels, discussions et débats.

Le thème du FESTIV'ELLES 2006 est
«Le féminisme du troisième millénaire».



Célébration socioculturelle de l'émancipation de la femme

Lumière sur le travail des femmes du monde des arts et de la culture grâce à une programmation riche et éclectique.

www.lesellesdelaculture.com

Cinéma



Sondages et télé-réalité

Comme tout le monde, du cinéaste belge Pierre-Paul Renders, gagnera nos écrans vendredi prochain

ODILE TREMBLAY

Les cinéphiles gardent en mémoire un film insolite, futuriste, inquiétant et fort réussi intitulé *Thomas est amoureux*. En 2000, le Belge Pierre-Paul Renders livrait à travers lui son premier long métrage, une incursion dans un monde de solitude d'un voyeur, avec amours diverses par écran interposé. Quelque chose de moderne et d'un peu fou aux couleurs saturées.

Le voici de retour avec *Comme tout le monde*, sur un thème parent: vidéo-surveillance, humanité formatée. Tout en rejetant l'étiquette de pessimiste, le jeune cinéaste n'en finit plus de scruter un univers orwellien, au cauchemar uniformisé sous l'œil de Big Brother.

Comme tout le monde, qui n'est pas sans rappeler *The Truman Show*, raconte l'histoire d'un quidam (Khalid Maadour) classé Français moyen par excellence, filmé à son insu par les faiseurs d'images d'un institut de sondage et piégé par une fausse amoureuse et vraie manipulatrice (Caroline Dhavernas) qui pousse la roue du marketing jusque dans son lit.

«Par-delà la télé-réalité, je voulais surtout souligner l'importance des sondages, explique Pierre Paul Renders. Le marketing est omniprésent dans notre vie. La dictature de la caméra appartient davantage au champ de l'évidence. Dans la rue, dans les commerces, personne ne s'offusque plus d'être filmé, considérant qu'il s'agit d'une question de sécurité. La télé-surveillance se rapproche de la télé-réalité. L'une nourrit l'autre.»

En matière d'expérience humaine, le pire des scénarios consiste pour lui à avancer les yeux fermés vers ce que la société nous propose. «L'aveuglement m'angoisse.» La perte d'identité en des cases formatées d'avance est un danger réel, mais il ne veut pas être celui qui dit: c'est foutu! «Mon film laisse une ouverture. On a le pouvoir de changer les choses. Le héros est une victime dans la première partie du film. Ensuite, il se rebelle.»

À l'origine de son histoire: la nouvelle d'Isaac Azimov *Droit électoral*, histoire d'un citoyen-type qui votait à la place d'un peuple entier. Aussi une anecdote: «Mon père avait été considéré chez Citroën com-

me un consommateur leader. Il partageait les goûts de la majorité. S'il achetait une voiture, beaucoup de clients faisaient comme lui, alors Citroën lui offrait des avantages, se fiant à ses goûts pour connaître une tendance.»

C'est cet univers de la foutue tendance, sondée sans relâche, du savon à lessive au programme politique, qui fait corps avec le personnage clé, héros du film, plus banal que nature, devenu précieux baromètre social.

«Quand même: la prémisse de mon film est assez énorme, estime Pierre-Paul Renders. Cette idée que le citoyen moyen existe bel et bien, les spectateurs l'avalent un peu vite. En fait, les sondages constituent une manipulation énorme et tiennent dans nos sociétés une place surréaliste. Dans mon film, le politicien [joué par Thierry Lhermitte] n'a pas d'opinion propre. Il cherche à se mouler aux résultats des sondages. Ce qui n'est pas loin du réel, bien entendu. On fait face à un vrai problème de démocratie, avec des politiciens dépourvus de personnalité propre.»

Le cinéaste voit son film comme le miroir d'une ambiguïté fondamentale. Celle de la quête d'originalité versus le besoin de conventionnalisme. «Certains préfèrent être rassurés en suivant le troupeau. D'autres vivent dans l'obsession d'être différents à tout prix. Mais ressembler à tout le monde demeure quelque part un modèle.»

Ça prend parfois bien du temps avant de trouver son budget au cinéma. Avec des fonds venus de la Belgique, mais aussi de la France, du Québec, du Luxembourg et de l'Allemagne, Pierre-Paul Renders a sué sang et eau sur la question financière. L'apport québécois lui a permis de mettre en scène la Québécoise Caroline Dhavernas, dont il ne cesse de louer le professionnalisme. «À l'audition, elle était meilleure que toutes les actrices un peu connues que j'ai rencontrées. Très subtile et très enthousiaste.»

Le réalisateur est conscient de marcher sur le fil du rasoir avec une œuvre non conventionnelle, à la fois comédie romantique et satire sociale. «En France surtout, où mon action se situe, l'industrie ne croyait pas à mon projet. Il faut dire que le marché se radicalise. Soit on fait un film d'auteur, soit on fait une production commerciale. Mais il est de-



Pierre-Paul Renders

SOURCE SEVILLE PICTURES

venu difficile de circuler entre les deux.»

Le cinéaste belge pense même à abaisser ses budgets dans l'avenir pour pouvoir garder les coudees franches. À Paris, *Comme tout le monde* est sorti en juin sans promotion en plein Mondial de football,

sans faire recettes. Le film ne gagnera les écrans belges qu'à l'automne, après détour cet été par le Québec.

Le Devoir

Elles étaient six

THE DESCENT (V.F.: LA DESCENTE)

Réal. et scén.: Neil Marshall. Avec Shauna MacDonald, Natalie Mendoza, Alex Reid, Saskia Mulder, Nora-Jane Noone, Myanna Buring. Image: Sam McCurdy. Mont.: Jon Harris. Mus.: David Julyan. Royaume-Uni, 2005, 99 min.

ANDRÉ LAVOIE

Beaucoup de cinéastes ont ratisé les sentiers escarpés qu'emprunte le réalisateur britannique Neil Marshall (*Dog Soldiers*) dans *The Descent*. Or jamais celui-ci ne cherche à nous faire croire qu'il n'en sait rien. De plus, trop occupés que nous sommes à détourner le regard, à nous tordre sur notre siège ou à espérer un instant de répit entre deux carnages, ces références deviennent un baume sur notre angoisse de spectateur. On ne pourra reprocher non plus à Marshall d'appliquer une formule quand celle-ci est utilisée avec tant de virtuosité: un groupe d'amateurs de sensations fortes perdu dans la nature lutte contre des forces étranges, à armes inégales, et finit moins nombreux qu'au départ.

Il y a plus d'un film dans *The Descent*, ou plutôt, le scénario est composé de trois blocs distincts. Le climat un peu puéril, du style «les copines d'abord», cède la place aux exploits de sports extrêmes (la spéléologie: claustrophobes s'abstenir) pour se conclure dans un bain de sang et de chair plus ou moins fraîche. Et ce sont les filles, dignes héritières de Ripley (dans *Alien*, de Ridley Scott, tournant les monstres en bouillie pour les chats) et de *Carrie* (comme l'héroïne de Brian De Palma, l'une d'elles est couverte de sang avec le même raffinement morbide), qui mènent le bal, ou plutôt la descente aux enfers. Personne ne sera trompé: il y a ici un soupçon de *Deliverance* qui ne déplairait pas à John Boorman.

Sarah (Shauna MacDonald, d'abord fragile, plus tard féroce) n'a pourtant plus l'âme d'une aventurière. Après un an, elle est toujours sous le choc de la mort de son mari et de sa fille dans un accident de voiture à la suite d'une escapade en rafting avec ses amies Juno (Natalie Mendoza, un jeu athlétique) et Beth (Alex Reid). C'est d'ailleurs Juno qui a eu l'idée de cette balade souterraine avec d'autres compagnes qui ne demandent pas mieux qu'un peu d'aventure. Elles seront servies. Après l'écroulement d'un corridor, sans carte des lieux, Sarah (qui déjà entendait des voix, se croyant un peu cinglée) découvre qu'elles ne sont pas seules. En effet, des créatures à la dent



SOURCE CHRISTAL FILMS

Dans *The Descent*, un groupe d'amateurs de sensations fortes perdu dans la nature lutte contre des forces étranges, à armes inégales, et finit moins nombreux qu'au départ.

Hydro Québec présente

LE FESTIVAL INTERNATIONAL DU

DOMAINE Forget

23 JUIN AU 26 AOÛT 2006

JEUDI 10 AOÛT

Les Concerts Jazz

JOHN PIZZARELLI, guitare et son trio

Le charme irrésistible de Pizzarelli!

COMPLÈT

John Pizzarelli

VENDREDI 11 AOÛT

LA MUSIQUE DE CHAMBRE

Yehonatan Berik et Oleg Pokhanovski, violons

François Paradis et Karine Rousseau, altos

Matt Haimovitz et Blair Lofgren, violoncelles

Ali Yazdanfar, contrebasse, Stéphane Lemelin, piano

Œuvres de Beethoven, Corigliano, Vaughan-Williams et Suk

Yehonatan Berik

SAMEDI 12 AOÛT

Les Grands Concerts

LOUIS LORTIE, piano

Œuvres de Liszt et Wagner

Louis Lortie

MARDI 15 AOÛT

Les Découvertes

PHILIPPE JAROUSKY, haute-contre

ENSEMBLE ARTASERSE

Œuvres de Fivold

Philippe Jaroussky

418-452-3535 ou 1-888-PFORGET (336-7438)

www.domaineforget.com

Hydro Québec

Centre d'arts ORFORD

3165, chemin du Parc, Orford

1 800 567-6155

billetterie@arts-orford.org

www.arts-orford.org

LE DEVOIR

Canada

Culture et Communications Québec

bien aiguisée (visiblement sorties du *Seigneur des anneaux*) se préparent à passer à table...

Les bouchées seront d'ailleurs de plus en plus difficiles à avaler, pour elles autant que pour nous. Dans son deuxième long métrage, Neil Marshall s'impose déjà comme un petit maître de l'horreur, sachant tout autant ménager ses effets (la partie gore n'occupe que le tiers du film) que maintenir un climat de tension sans charger la dose. Car il suffit d'une pierre qui roule, d'un câble qui flanche ou d'un ca-

davre d'animal pour décupler notre plaisir (masochiste) de voir ces jeunes femmes (qui, mis à part Sarah et Juno, ne sont que figures interchangeables) se débattre dans un labyrinthe de grottes. Ces cavernes inquiétantes sont d'ailleurs conçues avec soin, loin du carton-pâte de la série B. Et l'image granuleuse signée Sam McCurdy rend moins visibles certains détails graphiques, ce qui force notre imagination à un effort que l'on souhaiterait moins important...

The Descent, c'est aussi une

anomalie, vivifiante, dans le paysage du cinéma britannique actuel, jadis le royaume incontesté des vampires et des esprits désaxés, là où triomphaient Christopher Lee et Peter Cushing, anciennes légendes de la Hammer. Qu'un jeune cinéaste anglais semble vouloir ravir la couronne de Wes Craven (*Scream*), sans vedettes ni grands moyens, voilà qui ne peut que nous réjouir. Et nous donner froid dans le dos.

Collaborateur du Devoir

festival ORFORD

23 juin > 13 août 2006

Plus de 40 concerts!

Attrapez un air d'été!

5 août, 20 h

Gala Mozart

Yannick Nézet-Séguin, direction musicale

Les chanteurs de l'Atelier lyrique du Centre d'arts Orford et artistes invités

Les musiciens de l'Orchestre Métropolitain du Grand Montréal

12 août, 20 h

Morel-Nemish, musique et littérature

Présenté par Hydro-Québec

Dominique Morel, piano

Douglas Nemish, piano

Carl Béchard, narrateur

11 août, 20 h

Les Vents d'Orford, vive la France!

Présenté par Hydro-Québec

Robert Langevin, flûte et autres artistes

13 août, 20 h

Six pianos et démesure

Présenté par Hydro-Québec

Avec Olivier Godin, Lorraine Prieur, Sandra Murray, Francis Perron, Claire Quellet et Marianne Patenaude

Supplémentaire à 11 h

Forfait repas concert 49 \$

centre d'arts ORFORD

3165, chemin du Parc, Orford

1 800 567-6155

billetterie@arts-orford.org

www.arts-orford.org

LE DEVOIR

Canada

Culture et Communications Québec

Cinéma

La recette au goût fade

Petit cinéaste mais grand tâcheron, Éric Canuel pourrait décrocher avec ce film le passeport américain qu'il semble convoiter avec tant d'ardeur

BON COP BAD COP

D'Érik Canuel. Avec Patrick Huard, Colm Feore, Lucie Laurier, Sylvain Marcel, Patrice Bé-langer, Sarah-Jeanne Labrosse, Pierre Lebeau, Ron Lea. Scénario: Patrick Huard, Leila Basen, Kevin Tierney, Alex Epstein. Image: Bruce Chun. Montage: Jean-François Bergeron. Musique: Michel Corriveau. Canada, 2006, 120 min.

MARTIN BILODEAU

J'avoue qu'au départ l'idée de faire un film chevauchant les deux solitudes canadiennes me plaisait énormément. D'une part parce que voir le Canada anglais, dont le cinéma est en difficulté, se joindre à la résistance cinématographique québécoise me paraissait stimulant et prometteur. D'autre part parce que l'impact du cinéma québécois au Canada anglais est excessivement marginal, et vice versa, et que, dans ce contexte, une œuvre d'art rassembleuse me paraissait susceptible de briser la glace et de for-

cer, de chaque côté de la frontière, la reconnaissance des traits distinctifs de chacun. Mais voilà, *Bon Cop Bad Cop*, d'Érik Canuel, n'est pas une œuvre d'art. Pire: les traits distinctifs de chacun sont réduits à quelques clichés populaires qui, loin d'être enracinés dans la biculturalité canadienne, ne font qu'exploiter la surface de nos différences.

De toute évidence, les auteurs de *Bon Cop Bad Cop* n'avaient en tête aucune préoccupation socio-culturelle en écrivant le scénario. Leur intérêt était visiblement économique, ce qui explique que la formule choisie soit purement américaine. Si américaine et si éculée que le cinéma de nos voisins du Sud relègue désormais ce genre de «buddy movies» aux séries B vendues directement en vidéo. C'est dire comme l'idée est neuve. Eut-elle été pastichée, ou détournée. Hélas, non. *Bon Cop Bad Cop*, qui porte pourtant jusque dans son titre le germe de la dissidence, est une œuvre sage et consensuelle, qui reproduit une recette au goût fade, pour le bénéfice de spectateurs

desquels on n'attend pas grand-chose de plus qu'un petit débours à la caisse.

Certes, ceux-ci trouveront peut-être révolutionnaire d'entendre parler français et jouer dans un film d'un genre anglo-saxon si codé, ou de voir Patrick Huard jouer un flic fougueux et crâneur de la SQ. Également idéateur et scénariste, Huard représente ici, comme son homonyme l'oiseau nageur, l'emblème du Canada. Un honneur qu'il partage avec Colm Feore, qui campe son homologue de la police ontarienne.

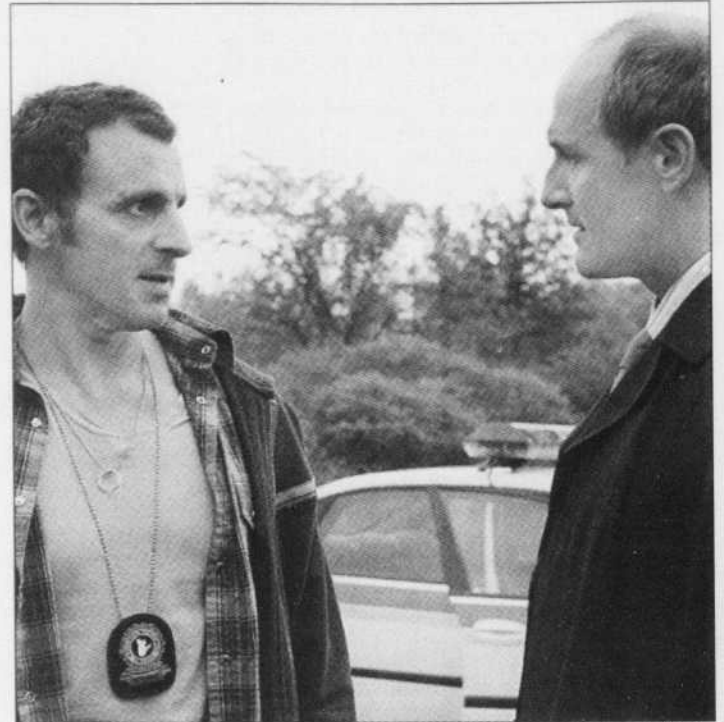
La découverte du cadavre d'un avocat réputé sur la frontière Québec-Ontario force les deux flics à faire équipe. D'autres meurtres, liés au monde du hockey (le thème rassembleur Québec-Canada — voilà une bonne idée), les amènent sur la piste d'un tueur masqué qui ventile dans les deux langues officielles sa frustration de voir les propriétaires de club céder aux avances des Américains.

L'intrigue nous promène un peu à Montréal, où tout est désordonné et où, conséquemment,

Feore fait figure d'*outsider*, et un peu à Toronto, où tout est droit et réglé au quart de tour et où, conséquemment, Huard fait figure d'*outsider*. L'obsession symétrique du scénario, qui vise une représentation égale, saute aux yeux — tout autant qu'aux oreilles, puisque les héros échan-gent dans les deux langues.

Grand amateur de cinéma américain pour en reproduire indifféremment tous les genres (*Nez rouge*, *Le Dernier Tunnel*), Érik Canuel signe une mise en scène rugissante, tape-à-l'œil, totalement dépourvue de personnalité. Petit cinéaste mais grand tâcheron, Canuel pourrait décrocher avec ce film le passeport américain qu'il semble convoiter avec tant d'ardeur. C'est la grâce qu'on lui souhaite. D'ici là, reconnaissons-lui toutefois le mérite d'avoir réalisé un film qui, sur le plan de l'intrigue, fonctionne et qui, sur le plan économique, risque fort de faire courir les foules. Les spectateurs exigeants courent, eux aussi. Mais dans le sens opposé.

Collaborateur du Devoir



Un face à face entre Patrick Huard et Colm Feore, dans le film *Bon Cop Bad Cop*

Pavés d'autrefois, amours d'aujourd'hui

OUBLIER CHEYENNE

Réal.: Valérie Minetto. Scén.: Valérie Minetto, Cécile Vargatig. Avec Mila Dekker, Aurélia Petit, Malik Zidi, Laurence Côté. Image: Stephan Massis. Mont.: Tina Baz-Le-Gal. Mus.: Christophe Chevalier. France, 2004, 90 min.

ANDRÉ LAVOIE

Une certaine nostalgie des élans de Mai 68 semble traverser le cinéma français, bien qu'il soit dangereux d'établir des constats à propos d'une cinématographie que l'on croit connaître mais qui nous arrive ici filtrée, fragmentaire. Certains signes ne trompent pas, toutefois: après *Les Amants réguliers*, de Philippe Garrel, la cinéaste Valérie Minetto dépoussière à son tour pancartes et slogans mais, nuance importante, elle campe la grogne à notre époque. Celle-ci sera d'ailleurs timide quoique certains personnages vivent leur idéal avec un jusqu'au-boutisme qui aurait bien plu au jeune Daniel Cohn-Bendit.

Le titre de son film, *Oublier Cheyenne*, renvoie davantage au territoire de l'infime, celui des amours déçues, cette fois-ci entre deux femmes que tout semble séparer. Et le politique fait d'ailleurs partie des écueils qui se dressent sur leur route sentimentale. On doit aussi admettre qu'il est difficile de comprendre, voire d'aimer, un être aussi excessif que Cheyenne (Mila Dekker, portée par une rage sans nuances), journaliste au chômage et à bout de ressources, quittant Paris



Oublier Cheyenne est représentatif de la nostalgie de Mai 68 qui semble traverser le cinéma français.

pour aller vivre à la campagne dans une maison déglinguée, sans électricité: comme elle exécute les voitures, c'est à vélo qu'elle partira...

Elle laisse derrière elle Sonia (Aurélia Petit, la découverte lumineuse du film), une enseignante dévouée qui est loin de partager son indignation sur l'état du monde. Cela ne l'empêche pas de pleurer son départ, se jetant d'abord dans les bras d'un jeune idéaliste (Malik Zidi, un ange tombé du ciel), qui voudrait voir s'éteindre tous les téléviseurs, puis dans ceux d'une riche Parisienne (Guilaine Londez, qui considère l'amour comme un jeu où tous les coups sont permis. Tandis que la colère gronde parmi ses élèves, Sonia décide de revoir Cheyenne,

qui partage son quotidien avec une maison déglinguée, sans électricité: comme elle exécute les voitures, c'est à vélo qu'elle partira...

Ceux qui aiment se reconforter avec les étiquettes taxeront *Oublier Cheyenne* de drame lesbien. Cela serait réduire le film à un niveau anecdotique car, à travers cette rupture, la cinéaste s'intéresse davantage à d'autres formes de

précarité, dont celle entourant la vie professionnelle des trentenaires, les gens de sa génération. Elle établit le constat que cette insécurité n'est pas sans impacts négatifs sur les relations amoureuses, interchangeable et éphémères. Mais pour contrer ce fléau, ses personnages semblent portés par une combativité aussi romantique qu'exaltée, qui finit souvent par nous épuiser...

C'est d'ailleurs la principale tare de ce petit film pourtant riche en portraits attachants (le seul garçon du groupe, interprété par Zidi, a des allures de petit prince...) et en fantaisies (certains personnages s'amusent dans l'imaginaire des autres pour régler leurs différends). On doit ainsi se forcer des dialogues qui apparaissent totalement désincarnés («*Quand le gouvernement nous pisse dessus, les médias disent qu'il pleut*»; «*C'est la guerre écono-*

mique. Vous, moi, on est de la chair à canon»), autant de «messages» qui feront sûrement les délices d'une gauche en mal d'inspiration.

Cherchant à transcender la simple anecdote amoureuse (le scénario affiche quelques côtés rohmériens, excluant bien sûr le ton pamphlétaire), Valérie Minetto fait d'*Oublier Cheyenne* un tableau de société qui semble toujours décalé d'une époque, jamais vraiment la nôtre. Si l'amour est de tous temps source de complications, les mots pour le dire ne sont pas forcément les mêmes...

Collaborateur du Devoir

PALMARÈS DVD ARCHAMBAULT

Résultats des ventes : Du 29 au 31 juillet 2006

- | FILM/ TÉLÉSÉRIE | |
|-----------------|---|
| 1 | SAMANTHA OUPS!
Volume 1 |
| 2 | FINAL DESTINATION 3 |
| 3 | CAMÉRA CAFÉ
Saison 3 |
| 4 | PIRATES OF THE CARIBBEAN
DR. LUCILLE |
| 5 | SHE'S THE MAN |
| 6 | 24
Complete Season 1 |
| 7 | HARRY POTTER AND THE GOBLET OF FIRE |
| 8 | ANTHONY ZIMMER |
| 9 | FINAL FANTASY VII: ADVENT CHILDREN |

MUSIQUE/SPECTACLE/AUTRE

- | | |
|----|--|
| 1 | PINK FLOYD
P.u.l.s.e. |
| 2 | JAMEL DEBBOUZE
100% Debbouze |
| 3 | STAR ACADÉMIE 2006 |
| 4 | BEASTIE BOYS
Awesome: L... Shot That! |
| 5 | GAD ELMALEH
L'autre c'est moi |
| 6 | LES DOSSIERS DA VINCI |
| 7 | RUSH
Replay X 3 |
| 8 | TRYO
Au cabaret sauvage |
| 9 | MARIE-ÉLAINE THIBERT
En concert |
| 10 | MARTIN MATTE
Histoires vraies |

CÉSAR 2006 • 5 NOMINATIONS

MEILLEUR FILM • MEILLEUR RÉALISATEUR • MEILLEUR SCÉNARIO
GAGNANTE • MEILLEURE ACTRICE
NATHALIE BAYE

★★★★★
Journal de Montréal - The Gazette

«Nathalie Baye au sommet de son art!»
Michel Therrien, Journal de Montréal

«Un vibrant portrait de femme. Nathalie Baye offre une prestation remarquable!»
M.-A. Lussier, La Presse

«Excellent! Fascinant!»
Mark Slutsky, Montréal Mirror

NATHALIE BAYE JALIL LESPERS le petit lieutenant

UN FILM DE XAVIER BEAUVOIS

STUDIO CANAL metropole

13 PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE!

COMPLEX divertissement QUARTIER LATIN CINÉMA Beaubien BOUCHERVILLE

MEGA-FLEX GUZZO PONT-VIAU 16 MAISON DU CINÉMA SHERBROOKE

VERSION ORIGINALE FRANÇAISE AVEC SOUS-TITRES ANGLAIS LE CLAP EX-CENTRIS

«ÉLÉGANT... SEXY!»
«...UN FILM, INTELLIGENT ET SENSUEL, UNE OBSERVATION BRILLANTE ET IMPECCABLEMENT ÉCRITE...»

AARON ECKHART HELENA BONHAM CARTER
CONVERSATIONS WITH OTHER WOMEN
VERSION ORIGINALE ANGLAISE AVEC SOUS-TITRES FRANÇAIS

Il y a deux côtés à chaque histoire d'amour

À L'AFFICHE DÈS LE 11 AOÛT!

«...UN FILM BOULVERSANT...»
«...UN FILM EXTRÊMEMENT PUISSANT...»
«ON NE PEUT QU'ÊTRE BOULVERSÉ PAR L'HISTOIRE QUI EST RACONTÉE.»

SHOOTING DOGS

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE!

VERSION ORIGINALE AVEC SOUS-TITRES FRANÇAIS LE FORUM 22

FUNFILM DISTRIBUTION ET WIDE MANAGEMENT PRÉSENTENT
UN FILM DE VALÉRIE MINETTO

Oublier Cheyenne

AURÉLIA PETIT, MALIK ZIDI et MILA DEKKER

LE MONDE EST PLUS MAGIQUE QUE VOUS NE LE PENSEZ...

«Oublier Cheyenne est jubilatoire car éminemment critique»
Éric Loret - LIBÉRATION

«Une réflexion audacieuse, des personnages féminins touchants et un film qui fait preuve d'une grande noblesse cinématographique. A voir.»
Romain Cole - SCORE

«Un film qui ne sombre pas dans le noirceur, évite les clichés liés à la marginalité et la morale à trois balles.»
Marie-Josée Sirach - L'HUMANITÉ

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE!

EX-CENTRIS PARALLÈLE CINÉMA Beaubien SHERBROOKE